Prix : 25 sous

UN MURILLO



PAR

LOUIS FRECHETTE

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79. RUE SAINT-JACQUES. 79



Dr. W. Lord.

CONTES CANADIENS

No 1550

CONTES CANADIENS

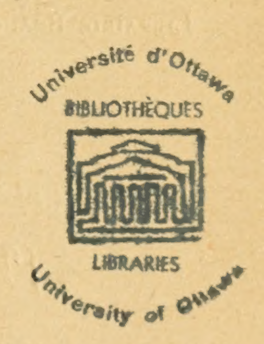
ILLUSTRÉS

PAR

HENRI JULIEN

UN MURILLO, par Louis FRÉCHETTE
PIERRICHE, par Paul STEVENS
MONTFERRAND, par Benjamin SULTE





MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITEE
79, rue Saint-Jacques, 79



CONTE DE NOEL

C'est la veille de Noël à Montréal.

Le dos à moitié tourné à l'unique fenêtre d'une modeste chambre d'hôtel, sa palette d'une main et son pinceau de l'autre, un jeune artiste de bonne mine travaille fiévreusement devant un petit chevalet de campagne.

A sa gauche, retenue par quatre épingles aux boiseries d'une armoire à glaces, pend une vieille toile d'à peu près trois pieds sur deux, toute noircie, toute

délabrée, au centre de laquelle on distingue les formes gracieuses d'un Enfant-Jésus couché sur un coussin, et dont le front s'auréole de mille petites boucles blondes.



Il était en frais de copier le bel Enfant-Jésus.

De temps à autre, le peintre laisse retomber sa main droite sur son genou, fixe la vieille peinture avec une intensité de regard où perce un profond sentiment d'admiration; puis il se remet à l'ouvrage, son pinceau se jouant sur la mosaïque polychrome de la palette et voyageant de celle-ci à la toile avec une sûreté de mouvements qui révèle un travailleur habile et expérimenté.

Évidemment il est en frais de copier le bel Enfant-Jésus.

Mais pourquoi se presse-t-il autant dans son travail?

C'est ce que nous saurons bientôt.

En attendant, contentons-nous de constater que son regard s'arrête aussi de temps en temps, avec une expression triomphante, à quelques papiers épars sur une petite table adossée à la cloison, et profitons du privilège des conteurs pour nous renseigner sur ce que ces papiers peuvent avoir d'intéressant.

Voici d'abord une enveloppe dont le cachet est brisé. Elle a dû faire un long voyage, car elle est frappée d'un timbre canadien, et porte comme suscription:

Monsieur Maurice Flavigny, Artiste-peintre,
9 *bis, rue Jacob, à Paris, France.*

Ouvrons et lisons:

Contrecœur, 10 novembre 1872.

"Mon cher fils,—Un mot à la hâte pour te dire combien ta dernière lettre m'a donné de bonheur en m'annonçant ton prochain retour au pays. Hâte-toi, cher enfant. Hélas! je ne pourrai pas te voir, mais je t'entendrai, et je te presserai comme autrefois sur mon cœur de mère.

"Je suis encore l'hôte de Mlle d'Aubray—ma petite Suzanne que j'aime toujours comme ma fille, et qui me sert de secrétaire depuis que Dieu m'a privée de la vue. Viens vite, n'est-ce pas? Tâche de nous arriver pour Noël!

"Ta vieille mère qui brûle de t'embrasser,

"SOPHIE FLAVIGNY."

Ceci est une dépêche télégraphique:

"New-York, 22 décembre 1872.

"A Monsieur Maurice Flavigny,
Hôtel *Great Western,* Montreal, Canada.

"Si Murillo authentique et bien conservé, donnerons dix mille dollars. Voir agent Liebzeltern, 4, Petite rue Craig.

"'Boussod et Valadon."

A côté de cette dépêche, et portant la même signature avec la date du lendemain, s'étale une lettre constituant un crédit à Maurice Flavigny de dix mille dollars à la banque de Montréal, sur apostille de Victor Liebzeltern, agent de la maison Boussod et Valedon, de New-York.


Elle lui servait de secrétaire.

Dix mille dollars !... Une fortune pour lui. La maison paternelle rachetée; la bonne vieille mère à l'abri du besoin; et, plus que le pain sur la planche, l'aisance honorable et douce, en attendant la réputation et ce qu'elle apporte.

Et à qui devait-il tout cela?

A ce lambeau de toile brunie et racornie par les années, sur lequel un grand peintre avait imprimé le

cachet de son génie, et que le plus capricieux des hasards avait fait tomber en sa possession.

Et, tout en mêlant ses couleurs et en jouant ferme du pinceau, Maurice Flavigny — le lecteur a sans doute deviné que tel était le nom de la nouvelle connaissance — Maurice Flavigny repassait dans sa tête toutes les circonstances qui venaient de le favoriser d'une façon si exceptionnelle, et les événements qui les avaient fait naître.

Il se voyait, cinq années auparavant, à l'âge de dix-huit ans, disant adieu aux siens, et s'embarquant à l'aventure, pour aller demander à la patrie de l'art moderne la science qui développe le talent ,et sans laquelle le génie même reste impuissant et veule.

Il se rappelait ses journées d'ambition fiévreuse, ses longues veilles consacrées à un labeur ingrat, ses désappointements, ses froissements, ses découragements.

Il songeait à l'égoïsme des maîtres, aux jalousies des camarades, aux humiliations subies, aux mille révoltes de la fierté blessée.

Les deux premières années avaient été relativement heureuses.

Maurice Flavigny avait "pioché" avec conscience, vivant modestement de la petite pension que lui faisait son père — un notaire de campagne propriétaire de deux petites fermes aux revenus limités — passant ses heures de loisir dans les musées, étudiant les grands maîtres et demandant à leurs immortels chefs-d'œuvre le secret des inspirations fécondes.

Ses progrès furent rapides; et déjà des lueurs d'espérance commençaient à sourire à son ambition, lorsqu'une série de fatalités étaient venues renverser tous ses beaux rêves, et plonger le pauvre garçon dans l'accablement et la détresse.

Des malheurs impossibles à prévoir avaient fondu sur le foit paternel.

De fausses spéculations avaient entraîné le vieux notaire dans une ruine complète.

Et, le jour même où se vendait, par autorité de justice, la maison où Maurice était né, son père mourait d'apoplexie et de chagrin, ne laissant à ses héritiers qu'une police d'assurance sur la vie à peine suffisante pour empêcher sa pauvre femme, devenue aveugle, de tomber au crochet de la charité publique.

Elle avait été recueillie par une jeune institutrice, sa voisine — seul rejeton d'une ancienne famille seigneuriale tombée dans la pauvreté — qui avait spontanément offert à la mère de Maurice l'une des quatre chambres dont se composait le petit appartement réservé à l'institutrice, dans la maison d'école.

Tous les détails de ces cruels événements lui avaient été communiqués par cette jeune personne, qui, naturellement, avait dû servir de secrétaire à celle que la plus triste infirmité empêchait de tenir la plume.

Privé de le pension paternelle, le jeune peintre avait été forcé de négliger l'étude, pour se livrer presque exclusivement au travail du mercenaire en quête du repas quotidien.

Il avait dû, comme bien d'autres, se soumettre à

l'exploitation du mercantilisme sans entrailles, qui, à Paris comme ailleurs, spécule sur le talent pauvre pour arracher aux jeunes artistes le sang de leurs veines, en échange d'une bouchée de pain.

Durant deux longues années, il avait ainsi peiné et végété, sans pouvoir, au prix du travail le plus asservissant, amasser seulement la somme nécessaire pour son retour en Amérique.

Puis étaient venus la guerre franco-prussienne, le siège de Paris, les horreurs de la Commune.

Le jeune Canadien, plein de cœur et de patriotisme, n'avait pas hésité: il avait vaillamment payé sa dette de sang à la grande patrie, et avait été blessé, à la prise de Benzenval, à côté de son maître et ami, Henri Regneault, tombé lui-même, frappé par une balle allemande en pleine poitrine.

Puis ce furent les long mois d'hôpital; et enfin le harnais repris, le cou de nouveau dans la bricole, pour recommencer la désespérante corvée...

En repassant dans son esprit ces longues années de pauvreté, de douleurs et d'abandon, le jeune peintre baissait la tête et sa figure prenait une expression navrante.

Mais tout à coup, elle s'éclairait d'un rayon de joie.

Un de ses tableaux reçu et admiré au Salon. Un amateur riche. Une vente avantageuse; les dettes payées, et le retour au pays natal, avec l'avenir devant lui, auprès de sa vieille mère!

Et Maurice Flavigny, se remettant à l'ouvrage, murmurait sur un ton de suprême reconnaissance à Dieu:

—Et maintenant riche!... je suis riche!... Et cela, après avoir vu disparaître ma dernière ressource avec ce porte-monnaie perdu au moment même où je mettais le pied sur le sol de mon pays! N'y a-t-il pas là le doigt de la Providence aussi visible qu'il puisse être?



Il avait payé sa dette de sang à grande patrie.

Et le pinceau allait, venait, brossait toujours, fondant les ombres, assouplissant les contours, accentuant les jeux de lumières...

Et sous l'effet de l'inspiration fébrile, une intensité de vie réellement surprenante éclatait de plus en plus sur la toile, à mesure que l'œuvre avançait et sortait radieuse de l'ébauche.

Mais laissons l'artiste à son travail, et racontons cette histoire de porte-monnaie perdu.

En arrivant à la gare Bonaventure par le train direct de New-York, Maurice Flavigny avait fait transporter ses malles à un hôtel voisin, et avait payé le commissionnaire avec la menue monnaie qu'un Européen porte toujours dans son gousset pour les exigences du pourboire.

Or, rendu à sa chambre, le pauvre jeune homme avait constaté, avec un désespoir facile à imaginer, la disparition de son porte-monnaie, contenant tout ce qui lui restait d'argent.

Les recherches furent inutiles.

Il fallut se rendre à la cruelle évidence: il était la victime d'un pick-pocket, et n'avait plus même en sa possession la somme qu'il lui fallait pour regagner le village où l'attendait sa mère, sans doute aussi pauvre que lui.

C'en était trop pour le courage d'un homme. Maurice Flavigny tomba à genoux, pleura longtemps, et pria...

Le lendemain matin, quelqu'un frappait à sa porte.

—Monsieur Flavigny?

—C'est moi.

—Un paquet pour vous.

—Merci.

Assez intrigué, notre ami prit le paquet et l'ouvrit.

A côté d'un objet roulé, de la grosseur du bras, son porte-monnaie, lui-même, bien reconnaissable, était là avec une lettre.

La main toute tremblante d'émotion, Maurice brisa le cachet, et lut l'étrange missive qui suit:

"Monsieur,

"Celui qui vous écrit est un étranger. Il a vu, hier au soir, tomber un porte-monnaie de votre poche, et l'a ramassé. S'il vous le rend intact, il n'a plus qu'à mourir de faim. Il prend donc la liberté, en vous le remettant, de retenir cinquante dollars sur la somme de cent-dix qu'il contient. Mais, comme je ne suis pas un voleur, et que je viens d'apprendre par les registres de l'hôtel, que vous êtes peintre, je vous laisse en

échange un objet qui ne peut m'être d'aucune utilité dans ce pays, mais qui — vous pourrez en juger par vous-même — vaut certainement, et plus, la somme soustraite. Je suis venu de Québec, il y a six semaines, à petites étapes et à pied. C'est un mode de locomotion auquel, je le sens, je ne me ferai jamais. Aussi je viens d'acheter un billet de chemin de fer pour Chicago avec votre argent. Dieu vous garde d'être jamais réduit à emprunter par ce procédé!"

Point de signature.

Maurice Flavigny défit le rouleau, et vit apparaître la toile dont nous avons parlé plus haut. Il l'examina d'abord d'une façon assez indifférente. Mais plus il lui donnait d'attention, plus il sentait s'éveiller son intérêt.

—Voyons, voyons... murmurait-il avec anxiété. Si c'était possible!... Mais oui!... Ces traits... ce coloris... ce coup de pinceau... Jour de ma vie, serait-ce bien vrai?... Un Enfant-Jésus de Murillo!... Et je suis moi, possesseur de ce trésor! O ma bonne mère!...

Et Maurice Flavigny sentit de nouveau ses yeux se remplir de larmes. Il se rappelait qu'en passant à New-York il avait fait la connaissance de marchands de tableaux millionnaires — représentant des successeurs de l'ancienne maison Goupil, de Paris — qui lui avaient dit:

—Il doit y avoir de vieilles toiles de maîtres au Canada, dans les anciennes familles françaises. Si vous en rencontriez, et que les possesseurs voulussent s'en départir, songez à nous.

—Sainte Vierge, s'écria-t-il; dans trois jours d'ici c'est la Noël; si je vends ce tableau, je fais vœu d'en peindre d'ici là une copie pour la crèche de mon village!

Et plein de confiance — sa dépêche partie pour New-York — le jeune peintre s'était mis à l'œuvre.

Cette copie en deux jours, c'était une rude tâche, mais il y arriverait.

Deux jours de plus sans voir sa mère, après six ans d'absence, c'était une grande épreuve, mais il s'y soumettrait.

Nous savons déjà que le Murillo avait victorieusement subi l'épreuve de l'expert, et que Maurice Flavigny n'attendait plus que d'avoir donné le dernier coup de pinceau à sa copie, pour toucher le prix de l'original.

Qu'on nous permette d'abréger.

Vers trois heures de l'après-midi, après avoir soldé sa note d'hôtel, conclu ses derniers arrangements avec l'agent de la maison Boussod et Valadon, et fait emballer sa précieuse copie ornée d'un joli cadre en or fin commandé d'avance, le jeune voyageur avait traversé le fleuve à Longueuil, et là avait pris une voiture de louage pour se faire conduire à Contrecœur.

On le retrouve frappant à la porte du presbytère de cette dernière paroisse, son ex-voto à la main.

Le curé, enchanté de l'aubaine, naturellement, accueillit avec une extrême courtoisie le jeune voyageur, qu'il connaissait seulement de nom, n'étant que depuis trois ans à la tête de la paroisse.

Il admira beaucoup le petit tableau — auquel il trouvait comme un air de *déjà vu,* disait-il — et, une heure après, celui-ci, couronné de fleurs et de verdure, suspendu au fond du reposoir sacré, au-dessus de la petite châsse traditionnelle, n'attendait que la cloche de minuit pour resplendir dans toute sa grâce et sa fraîcheur virginale à la lueur des lampes et des cierges.

Et Maurice Flavigny avait quitté la cure de Contrecœur avec une nouvelle commande, pour l'église, d'un grand tableau de la *Sainte-Trinité,* patronne de la paroisse.

Jugez quel orchestre délirant, quel cantique attendri devaient chanter au fond du cœur de ce jeune homme de vingt-quatre ans, qui, dans cette nuit de Noël, si joyeuse, si solennelle, si impressionnante pour tous, apportait le bonheur et la richesse à ce qu'il avait de plus cher au monde — sa bonne vieille mère pauvre et aveugle, qu'il n'avait pas revue depuis six ans !

Maurice la trouva seule au logis, avec une petite servante, — la jeune institutrice, qui était en même temps l'organiste de la paroisse, ayant dû passer la journée au village chez son cousin, un jeune médecin récemment établi à Contrecœur — afin d'être plus à la portée de l'église pour les répétitions.

Passons sous silence l'entrevue de la mère et du fils.

Longtemps ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre.

Puis — ô mystérieuse impulsion de l'âme qui, dans le bonheur comme dans la détresse, sent le besoin de s'épancher au pied de Celui qui est la source de toute félicité comme de toute consolation ! — la pauvre aveugle prit son fils par la main.



Le bon curé lui trouvait un air de *déjà vu.*

—Viens, Maurice! dit-elle, en s'orientant de son mieux vers un pan du mur, où ses yeux éteints semblaient contempler quelque chose d'invisible, viens, Maurice, viens t'agenouiller avec moi devant l'Enfant-Jésus!

—Quel Enfant-Jésus? demanda le jeune peintre, qui n'avait pas vu les signes multipliés que, depuis un instant, lui faisait la petite bonne en train de dresser le couvert.

—Mais l'Enfant-Jésus de Suzanne, qui est là sur le mur, la vieille peinture qu'elle aimait tant.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, fit Maurice.

—Comment, tu ne vois pas de tableau sur ce mur!

—Mais non, fit le jeune homme en regardant sa mère avec une surprise inquiète.

—L'Enfant-Jésus n'est plus là!... L'Enfant-Jésus est parti!... Ah! mon Dieu, j'ai peur de comprendre.

Et la pauvre femme s'affaissa sur une chaise en s'écriant:

—Maurice! Maurice! jamais nous ne pourrons nous acquitter.

La petite bonne, que Maurice interrogea, après quelques instants d'hésitation, expliqua tout.

Pendant la dernière maladie de Mme Flavigny, Suzanne, à bout de ressources et ne sachant où prendre de l'argent pour acheter les médicaments ordonnés par le médecin d'une paroisse voisine—il n'y en avait pas dans le moment à Contrecœur—avait vendu son vieux tableau à un étranger, un passant entré chez elle par hasard. Elle en avait reçu un bon prix, par exemple: cinq piastres comptant! Ce qui ne l'avait pas empêché, disait la petite, d'avoir les yeux rouges en s'en séparant, et en recommandant de ne rien dire de tout cela à personne—surtout à Mme Flavigny, qui, n'y voyant point, s'imaginait que l'Enfant-Jésus était toujours à sa place.

—Maintenant, ajouta-t-elle, n'allez pas dire à Mlle Suzanne que j'ai trahi son secret; elle ne me gronderait pas, elle est trop bonne; mais cela lui ferait de la peine, n'est-ce pas, madame?

La mère de Maurice pleurait en silence, pendant que lui-même, en proie à quelque singulière préoccupation, réfléchissait profondément en arpentant la pièce de long en large.

—Comment était ce tableau? demanda-t-il.

—Oh! une vieillerie, répondit sa mère; mais l'enfant y tenait. C'était un trésor pour elle: tout ce qui lui restait de sa famille—une ancienne famille des environs de Québec. La dernière bribe de leur fortune d'autrefois, que sa grand'mère lui avait laissée en lui disant qu'elle lui porterait bonheur... Et dire que la chère petite s'en est séparée pour moi!...

Maurice réfléchissait toujours.

—Etait-il grand ce tableau?

—A peu près trois pieds sur deux, répondit la petite bonne.

—Un Enfant-Jésus?

—Oui, couché sur un oreiller de soie, avec de beaux petits cheveux dorés.

Maurice devenait hagard.

—Le fond noir? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

—Très noir, monsieur!

Depuis quelques instants, l'on entendait par intervalles des tintements de grelots et de clochettes se mêler, au dehors,aux grincements des traîneaux sur la neige durcie.

Tout à coup :

—Woh!...woh!... Arrié'donc!...

Des voix à la porte. Une voiture, deux voitures arrêtées.

—Qu'est-ce?

—Ce sont les Gendreau et les Benoît, madame.

—Nos anciens fermiers, Maurice ; tu les as connus. De braves gens qui ne m'oublient point.

—Entrez, messieurs et dames, entrez !

—Bonsoir la compagnie.

—C'est vous, monsieur et madame Gendreau? C'est toi, Julie? Et ton mari, je suppose?...

—Marcel Benoît pour vous servir, madame Flavigny.

—Oui, madame, interrompit Gendreau—qui était un peu orateur, ayant déjà été candidat aux honneurs municipaux—Marcel Benoît et Philippe Gendreau, vos anciens fermiers, qui se souviennent de leur bonne maîtresse, et qui viennent, avec leurs épouses ici présentes, vous souhaiter la Noël, avec tous les compliments de la saison, comme disent les avocats du Montréal.

—Merci, merci, mes bons amis !

—Plusse que ça, mame Flavigny, je venons d'apprendre que vot'jeune monsieur, que vous attendiez, est arrivé à soir ; et comme on sait que vous pouvez pas sortir, si vous voulez nous le permettre, on viendra réveillonner tous ensemble avec vous autres, après la messe de minuit.

—Vous êtes mille fois trop bons, fit en s'avançant Maurice Flavigny, qui, toujours absorbé dans ses ré-

flexions, s'était tenu un peu à l'écart. Monsieur et madame Gendreau, monsieur et madame Benoît, je suis touché de votre démarche. Je sais que vous avez été d'excellents amis pour ma pauvre mère, et je suis heureux d'avoir l'occasion de vous en remercier. Quant au réveillon...

—Vous ne trouverez guère à vous régaler ici, interrompit Mme Flavigny.

—Ta ta ta ta!... C'est pas vous autres qui régalez, s'écria Philippe Gendreau. J'avons apporté tout ce qui faut. On sait ce que c'est quand on n'attend pas de visite.

—Voyons, Lisette, voyons Julie, s'écrie à son tour Marcel Benoît, montrez vos provisions. Tenez, regardez voir ça! Deux paniers pleins: des tourquières, des tartes feuilletées, un soc, un dinde, des croxignoles—des vrais croxignoles de Noël, comme on sait que vous les aimez, madame Flavigny.

—Oui, oui, oui! mais faut pas oublier de mentionner le reste, ajouta Philippe Gendreau avec un clin d'œil significatif et en tapant légèrement sur une petite cruche de grès au ventre rebondi; de la jamaïque du bon vieux temps, monsieur Maurice; celle que votre père aimait. J'ai cru vous faire plaisir, et j'espère que vous la trouverez de votre goût. Pauvre M. le notaire, c'est le fond d'un petit baril qu'il m'avait donné le jour de mes noces!

Maurice Flavigny, le cœur tout remué par cette cordialité naïve, passait d'un groupe à l'autre, serrant silencieusement la main à tout le monde, trop ému pour remercier autrement.

—Eh bien, c'est entendu alors, s'écria Philippe Gendreau de son verbe retentissant.

—C'est entendu, répéta Marcel Benoît, son fidèle écho.

—La Louise va venir, continua Gendreau, pour aider la petite créature à mettre tout ça sur la table. Nous autres, filons! le dernier coup de la messe va sonner. A l'église d'abord, on réveillonnera ensuite. Monsieur Maurice, j'ai une place pour vous dans ma carriole à côté de ma vieille. Seulement, vous prendrez garde: elle est un peu châtouilleuse!

Maurice, pour qui ces manières joviales et familières n'étaient pas nouvelles, accepta de grand cœur, et, après avoir endossé les lourds vêtements d'hiver qu'il s'était procurés à Montréal, alla déposer un long baiser sur le front de sa mère.


De la jamaïque du bon vieux temps.

—A bientôt, mon fils, dit celle-ci. Remercie l'Enfant-Jésus pour tout le bonheur qu'il nous donne ce soir. Tu vas voir Suzanne; dis-lui que je l'attends sans faute après la messe, avec son cousin, le nouveau docteur, et sa femme, si elle peut sortir par ce froid-là.

—Ho! ho!... Embarque! embarque!... Perdons pas de temps, nos gens!

C'était la voix tonitruante de Philippe Gendreau qui donnait le signal du départ.

—Embarquez, embarquez, les créatures!...

C'était Marcel Benoît qui, suivant son habitude, secondait l'initiative de son camarade.

Et gling! glang! diriding!...

Voilà les deux équipages filant au grand trot sur la neige criarde, et sous un ciel criblé d'étoiles scintillant au fond de l'azur comme des pointes d'acier chauffé à blanc.

Gling! glang! glon! diriding! ding!...

Ils vont les petits chevaux canadiens, s'ébrouant dans la buée, secouant leurs crinières où le givre brode des festons et emportant, avec l'ardeur qu'on leur connaît, Maurice Flavigny et les fermières emmitouflées au fond des "carrioles", tandis que, debout sur le "devant", bien ceinturés dans leurs "capots" de chat sauvage, le "casque" sur les yeux, des glaçons dans les moustaches et les guides passées autour du cou, Philippe Gendreau et Marcel Benoit se battent vigoureusement les flancs pour se réchauffer les doigts — car l'air est vif et sec...

Et gling!... gling!... diriding!

Ils vont toujours les braves petits chevaux canadiens, encouragés par des sons plus sourds et plus lointains, que bientôt la rafale leur apporte par volées intermittentes.

Dang! dong!

Ce sont les cloches, cette fois, les cloches de la paroisse qui chantent leur noël joyeux dans la nuit, au clocher à lanternes de la vieille église de Contrecœur, dont on aperçoit bientôt les grandes fenêtres illuminées de rose faisant contraste avec les pâles clartés du dehors.



Ils vont, les braves petits chevaux canadiens !

Au moment où Maurice Flavigny entrait dans l'église et se dirigeait vers le banc de Philippe Gendreau situé en avant, dans la chapelle de la Vierge, en face de la crèche de l'Enfant-Jésus, une voix sonore et douce, une voix de femme toute vibrante d'expression émue, et qu'accompagnaient les accords d'une harmonium habilement touché, entonnait le vieux noël de nos pères:

Ça, bergers, assemblons-nous!

Fut-ce simplement l'impression que tout cœur un peu vivant éprouve en revoyant la vieille église du village, ou bien l'effet que produisit sur lui cette voix au timbre d'or qu'il entendait pour la première fois? Toujours est-il que le jeune étranger s'agenouilla, ou plutôt se laissa tomber à genoux, la tête cachée dans ses deux mains et la poitrine secouée par mille sensations étranges et toutes nouvelles pour lui.

Quand il releva les yeux, son Enfant-Jésus était là, qui le regardait avec un sourire ineffable.

Et, bercée par les chants naïfs et solennels de cette nuit toute remplie du mystère sacré, sa pensée entière se fondit en réminiscences douces et dans on ne sait quels vagues espoirs, qui lui montaient au cœur comme des bouffées d'attendrissement et de bonheur.

Peu à peu, la figure du divin *bambino* se transforma en une délicieuse figure de jeune fille blonde, au front virginal, aux yeux caressants et veloutés, aux traits réguliers et sereins dans leur expression de suprême bonté et de suave mélancolie.

La scène entière se transforma aussi par degrés.

Il voyait cette jeune fille élevée dans l'opulence, et réduite à un travail ardu pour vivre, recueillir chez elle une pauvre femme aveugle et sans appui, se faire son ange gardien, sa fille, sa garde-malade.

Bien plus encore, il la voyait sacrifier à vil prix une relique de famille, un souvenir sacré, un chef-d'œuvre choyé, vénéré, prié, pour secourir cette pauvre infirme, une étrangère pour elle, mais qui était sa mère, à lui!

Car, il n'en doutait pas, cet Enfant-Jésus à la copie duquel le curé avait trouvé des airs de *déjà vu*, ce tableau qui était tombé entre ses mains d'une façon si bizarre, ce Murillo qui l'avait enrichi, ce ne pouvait être que la vieille toile vendue en secret à un passant pour sauver sa mère...

Et cette voix qui lui remuait si profondément toutes les fibres du cœur, n'était-ce pas celle de la jeune fille, de cette bienfaitrice obscure—celle de Suzanne?

Et ce nom à moitié prononcé vint expirer sur ses lèvres, comme la plus radieuse en même temps que la plus troublante des musiques...

La communion approchait.

Quelques lambeaux d'accords flottèrent encore un instant sous la profondeur sonore des voûtes.

Puis Maurice Flavigny vit passer à sa gauche, se dirigeant vers la table sainte, une grande jeune fille toute blonde, élégante et distinguée, modestement vêtue de noir, et dont la vue le fit tressaillir.

La jeune fille s'agenouilla, reçut la communion, puis vint se prosterner dévotement devant la crèche de l'Enfant-Jésus.

Quand elle releva la tête pour faire le signe de la croix, un léger cri lui échappa, et on la vit chanceler D'un bond Maurice Flavigny fut près d'elle et la soutint dans ses bras.

Quelques minutes après, on frappait à la porte du médecin, qui, informé de l'incident, accourait en toute hâte de son côté; sans nécessité, cependant, la fraîcheur du dehors ayant complètement remis la jeune institutrice—on a deviné que c'était elle—du choc soudain qu'elle avait éprouvé à la vue du tableau de Maurice.

Quand celui-ci et le cousin de Suzanne se trouvèrent en présence l'un de l'autre, leur surprise se traduisit par deux exclamations:

—Gustave!

—Maurice!

—Par quel hasard, grands dieux!

—Moi? j'habite Contrecœur depuis un mois; et toi, quand es-tu revenu d'Europe?

—Mais j'arrive ce soir même.

—C'est incroyable! et qui t'attire ici?

—Ma mère, parbleu, qui demeure avec... mademoiselle d'Aubray, n'est-ce pas? fit Maurice, en s'inclinant du côté de la jeune fille.

—Chez Suzanne?

—Oui, cousin, intervint l'institutrice; cette dame aveugle dont je t'ai parlé... il paraît que c'est la mère de monsieur.

—Vraiment? Comme ça tombe! moi qui dois aller lui donner des soins...

—En effet, à Paris, tu étais oculiste.

—Sans doute.

—Ah! mon cher, si jamais...

—Je te comprends, sois tranquille. On travaillera de son mieux.

—Mais comment se fait-il?...

—Qu'un spécialiste soit à Contrecœur au lieu d'être à Montréal? Des intérêts de famille, mon cher; et puis la santé de ma femme à qui il faut l'air de la campagne,—car je suis marié, mon bon, marié depuis six mois. Mais nous nous raconterons tout cela en route; je viens de donner ordre d'atteler. Je vais reconduire Suzanne, et il y a naturellement place pour toi dans la voiture. Avec ta permission, cousine.

—C'est cela, en route! interrompit Philippe Gendreau, qui, après s'être absenté un instant, venait de reparaître sur le seuil de la porte, son fouet à la main, et avec son fidèle Achate sur les talons.

—En route! répéta Marcel Benoît; les petites femmes attendent.

—Vous savez que nous réveillonnons tous ensemble, docteur, n'est-ce pas? ajouta Philippe Gendreau; c'est entendu?

—Ah! dame, fit le médecin, écoutez, s'il y a réveillon, c'est autre chose. Il faut attendre une seconde alors, j'aurai mon mot à dire dans cette affaire-là.

Un instant après, on était en route.

En entrant, la jeune institutrice avait couru embrasser la mère de Maurice.

C'était une habitude de tous les jours; mais, soit grâce à la journée d'absence, soit pour autre cause, l'aveugle ne put s'empêcher de remarquer en elle-mê-

me, que "sa petite Suzanne" l'embrassait, ce soir-là, avec une effsusion tout à fait particulière.

Et bientôt, au milieu des rires et des éclats de voix joyeuses, la bombance commença, après le bénédicité prononcé dévotement par la bonne dame sur cette table autour de laquelle se pressait tout ce qu'elle aimait au monde.

Le peintre était assis auprès de sa mère; et à l'autre bout de la table, la jeune fille avait modestement pris place auprès de son cousin.

—Dites donc, s'écria Philippe Gendreau; les messieurs et les petites dames—sauf vot'respect, mame Flavigny—si on prenait une petite santé entre nous autres, ne serait-ce que pour avoir un petit speech de M. Maurice!

—Ça, c'est une idée! ne manqua pas d'appuyer Marcel Benoît, jamais en arrière lorsqu'il s'agissait de seconder les vues de son ami et candidat.

—Alors, intervint le docteur en s'éclipsant un instant, si c'est comme ça, en avant ma surprise!

Et il revint avec deux bouteilles cachetées, qui, quoi que le lecteur puisse en penser, n'eurent pas l'air trop dépaysées sur la table de cette pauvre maison d'école de Contrecœur.

—C'est, ma foi. du champagne! s'écria Maurice.

—Et oui; du champagne et du bon! fit le docteur en clignant de l'œil avec l'assurance d'un connaisseur.

—Un banquet alors?

—Les restes de celui que mes confrères carabins m'ont donné la veille de mes noces, mon fiston! C'est double fête.

Et le jeune médecin, après avoir fait sauter les bouchons et rempli les verres, leva le sien en s'écriant:

—Mes amis, à la santé, d'abord, de Mme Flavigny; et puis, à celle de mon brave camarade, Maurice, nouveau Messie, qui nous arrive, comme un Enfant-Jésus, en pleine nuit de Noël!

—Noël! Noë! crièrent tous les convives en se levant, et en choquant leurs verres, d'un côté de la table à l'autre.

Suzanne avait disparu.

Celui à qui l'on venait de porter un toast si cordial se leva à son tour, pendant que tous les autres reprenaient leurs sièges, et, après avoir vidé son verre:

—Mes amis, commença-t-il d'une voix émue...

Il s'interrompit.

Une voix délicieuse, la même qui avait tant surpris le jeune peintre à son entrée dans l'église, une de ces voix qui partent du cœur et qui vont au cœur, une voix dont le timbre laissait comme transparaître on ne sait quelle fraîcheur d'émotion sereine, venait de se faire entendre dans une pièce voisine, soutenue par un petit mélodium dont les sons tremblants et doux se mariaient avec elle d'une façon charmante.

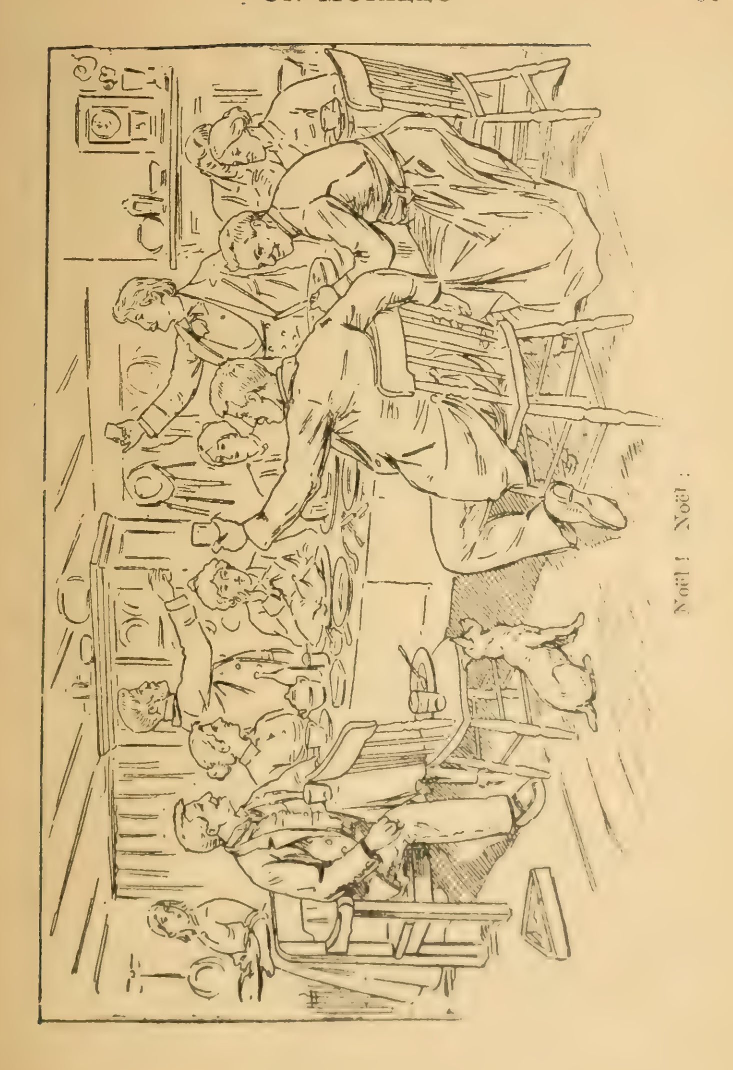
La voix chantait:

Nouvelle agréable!

Aux dernières notes du joyeux couplet, les applaudissements éclatèrent de tous côtés:

—Noël! Noël! cria-t-on de nouveau.

Maurice embrassait sa mère qui pleurait.



Noël ! Noël !

Suzanne était revenue prendre sa place à table, à côté de son cousin tout ému lui-même, et baissait la tête en rougissant un peu sous le regard profondément attendri dont le fils de Mme Flavigny l'enveloppait des pieds à la tête.

Un courant d'effluves mystérieux flottait dans l'air.

En une minute, deux cœurs venaient de s'échanger, dans ce pacte inconscient, mais sacré que l'ange des amours saintes va ratifier devant Dieu, un sourire sur les lèvres.

Maurice voulut reprendre la parole.

—Mes amis, dit-il, vous venez de boire à la santé de ma mère et à la mienne...

Il fut interrompu de nouveau.

—Attendez, j'en suis! s'écria la voix joyeuse d'un nouvel arrivant.

Une exclamation générale de surprise répondit:

—Monsieur le curé!

Et tout le monde se leva respectueusement devant le pasteur aimé et vénéré de la paroisse.

—Oui, fit celui-ci, qui tenait sous son bras un objet d'assez grandes dimensions; oui, madame Flavigny, oui, mademoiselle Suzanne, c'est moi qui viens vous demander la permission de me mêler un instant à votre joie.

—Bravo! bravo! monsieur le curé! venez vous mettre à table avec nous.

—Certainement, mes enfants; mais d'abord, permettez-moi d'apporter ma quote-part à la réjouissance générale.

Et le bon curé étala, aux yeux de tous, l'objet qu'il

portait sous son bras, et qui n'était autre que la copie du Murillo peinte avec tant de soins par Maurice, et qui avait figuré le soir même à la crèche de Noël, dans l'église de la paroisse.

—Mon Enfant-Jésus! s'écria Suzanne hors d'elle-même. C'est bien lui; je n'avais pas rêvé... Et tout neuf!... tout rajeuni!... tout rayonnant!... Comment se fait-il...?

—Mademoiselle, dit le bon curé, on vient de m'apprendre qu'il y a pour vous un grand souvenir et une touchante histoire de dévouement attachés à cette charmante peinture; vous méritez qu'elle vous revienne, et j'ai tenu à honneur de vous la présenter moi-même dès ce soir. La paroisse vous doit bien cela pour les services précieux et gratuits que vous rendez à notre église, d'un bout à l'autre de l'année, comme organiste et cantatrice.

—Noël! Noël! recommencèrent toutes les voix, pendant que Suzanne, les mains jointes, et encore sous le coup de la surprise disait:

—Monsieur le curé, parlez! ce n'est pas un rêve que je fais; c'est un miracle, n'est-ce pas?

—Oui, mon enfant, un miracle de savoir-faire. Demandez à mon nouveau paroissien, M. Maurice Flavigny, qui va se charger, n'est-ce pas, de dissimuler la soustraction que je viens de commettre au détriment de ma fabrique et à l'insu de mes marguilliers.

Le jeune fille se tourna lentement, et rendit au jeune homme le long regard dont il l'avait caressée un instant auparavant.

Après s'être devinés, ils se comprenaient.

2

La plus suave des émotions emplissait désormais leurs deux âmes.

—Voyons, à table! à table! s'écria Philippe Gendreau; nous ne faisons que commencer.

Une autre voix répondit:

—A table!

Pas besoin de demander si c'était celle de Marcel Benoît.

—Monsieur Flavigny, je bois à votre heureux retour parmi les vôtres! fit le bon curé en vidant le verre que venait de lui offrir le jeune médecin; Dieu vous bénisse dans vos voies, et qu'il vous garde toujours digne de la sainte mère qu'il vous a donnée!

—Merci, monsieur le curé, pour ces bons souhaits, dit Maurice Flavigny, en prenant la parole sur un ton tout particulièrement grave; je vais essayer de m'en montrer digne dès l'instant.

Et, quittant son siège, il alla déposer devant la jeune institutrice, une enveloppe blanche, en disant:

—Mademoiselle, cette enveloppe contient un mandat de crédit sur la banque de Montréal pour dix mille dollars; c'est une somme que je vous restitue.

—Hein?

—Quoi?

—Qu'est-ce que cela veut dire?

—Cela veut dire, mes amis, répondit Maurice, que l'original du tableau que vous venez de voir appartenait à Mademoiselle; que c'était l'œuvre d'un grand maître; qu'il m'était tombé entre les mains d'une façon fortuite et pour ainsi dire providentielle; que je l'ai vendu dix mille dollars, et que j'en remets tout simplement le prix à qui de droit.

—Mais, monsieur, fit Suzanne, que ces assauts multipliés avaient rendue toute pâle et toute nerveuse, vous ne me devez rien. Ce tableau ne m'appartenait plus; je l'avais vendu.

—Oh! non, mademoiselle, vous ne l'aviez pas vendu; comme en bon ange que vous êtes, vous aviez sacrifié cette relique de famille qui vous était chère, pour venir au secours de ma pauvre mère malade et délaissée.

—Qu'importe, monsieur! Même en supposant un acte aussi charitable de ma part, je ne puis m'attribuer la propriété d'un objet sur lequel j'ai perdu tout droit de réclamation.

—Mademoiselle...

—Non, monsieur, je ne puis prendre cet argent, fit Suzanne en remettant l'enveloppe au jeune homme. Il n'est pas à moi.

—Alors, tiens, mère! fit Maurice en déposant la traite entre les mains de l'aveugle; donne-lui cela toi-même, puisqu'elle ne veut rien accepter de moi...

—Maurice, tu es digne de ton père, fit solennellement la pauvre aveugle.

Et s'adressant à Suzanne:

—Ma fille, dit-elle, Suzanne, mon enfant, accepte cette somme; elle est à toi; c'est la prédiction de ta grand'maman qui s'accomplit: tu te souviens, ce tableau devait te porter bonheur. Tu as pris soin de moi, tu m'as soulagée dans ma détresse, tu as veillé à mon chevet, tu m'as sauvé la vie: Dieu t'en récompense par la main de mon fils, et par l'intermédiaire inconscient de l'objet même dont ta charité s'était servie. Prends cet argent!

—Non, madame, inutile d'insister, fit Suzanne inébranlable. Cet argent n'est pas à moi!

—Mais il t'est dû.

—Madame Flavigny, si j'avais quelque titre à votre reconnaissance, ce ne serait pas une raison pour moi, n'est-ce pas, d'accepter le paiement d'un service rendu?

—Et moi, mademoiselle, intervint Maurice, je ne saurais garder cet argent qui vous appartient. M'enrichir au prix de votre sacrifice—à vous à qui je dois tant—ce serait une lâcheté qui me rendrait méprisable à mes propres yeux. Acceptez, je vous en prie... Suzanne! dit-il.

Et il s'arrêta, tout bouleversé d'avoir osé prononcer ces deux syllabes, qui n'avaient fait encore que monter de son cœur pour expirer sur ses lèvres.

—Acceptez, dit-il, pour votre bonheur et le nôtre.

—Impossible, monsieur Maurice, répondit la jeune fille en se cachant la tête dans ses mains. Cet argent est à vous; je ne l'accepterai jamais... jamais...

Maurice laissa tomber ses deux bras de découragement, et jeta un regard autour de lui comme pour demander conseil.

Que faire?

—Voyons, monsieur le curé, parlez! supplia la pauvre aveugle.

Les deux jeunes gens qui étaient debout, l'un en face de l'autre, les yeux baissés, confondus dans le même embarras, aussi perplexes qu'affligés devant cette fortune inespérée qui leur tombait du ciel, et qu'ils ne pouvaient toucher, ni l'un ni l'autre, sans la capitulation de la conscience et du cœur.

—Monsieur le curé, voyons... firent ensemble tous les assistants.

—Dame, mes bons amis, dit le saint prêtre, le cas est bien embarrassant... Cependant, puisque Dieu leur envoie cette aubaine, il doit y avoir un moyen... Au fait, il y aurait un moyen... Mais...

—Monsieur le curé, je vous comprends, interrompit joyeusement le jeune médecin. Vous l'avez trouvé, le moyen! Il n'y en a point d'autre... Et si Mme Flavigny avait par hasard la moindre velléité de me demander la main de ma cousine pour son fils, après ce que j'ai remarqué chez moi, le long de la route et ici, je lui donne ma parole d'honneur que j'irais "mettre les bancs à l'église" avant la quinzaine.

—Et je vous garantis que cela ne vous coûterait pas cher, dit le curé.

—J'en accepte votre parole, monsieur l'abbé. Quant à moi, je n'ai qu'une condition à imposer: c'est que, pour éviter tout nouveau conflit d'intérêt, les futurs époux soient en communauté de biens.

—Bravo! Noël! Noël!

Les deux enfants étaient si confus qu'ils n'osaient pas lever les yeux l'un sur l'autre.

L'aveugle, toute tremblante, étendit les deux bras vers Suzanne, qui s'y précipita en sanglotant.

Maurice mit un genou en terre.

Et pendant que Lisette, Julie "la Louise" et la petite bonne se passaient le tablier sur les yeux, il saisit la main de Suzanne et y déposa un long et ardent baiser.

—Bénissez-les, monsieur le curé, disait la bonne mère, en essuyant elle aussi, ses pauvres yeux éteints; bénissez-les, vous qui pouvez les voir!

Et pendant que le vieux curé levait ses longues mains blanches au-dessus des deux jeunes fronts inclinés, le médecin—qui, à la dérobée, avait plus d'une fois examiné les prunelles de la malade—s'approcha d'elle, et lui dit à l'oreille:



Bénissez-les, monsieur le curé, vous qui pouvez les voir.

—Vous les verrez, vous aussi, dans quelques semaines, madame Flavigny, prenez-en ma parole!

Le petit tableau avait porté bonheur à tout le monde.

Et si quelqu'un eût, à ce moment-là, passé sur la route, en face de la vieille maison d'école de Contre-

cœur, il eût sans doute entendu, mêlées à de bien joyeux éclats de rire, des voix jeunes et vieilles, claires et sonores, qui criaient:

—Noël! Noël!

—Nous en ferons un conseiller, disait Philippe Gendreau.

—Un maire, s'écria Marcel Benoît, qui, pour la première fois, se permettait de différer d'opinion avec son ami.

. . . .

Maurice Flavigny n'a pas été maire de Contrecœur.

Il a préféré devenir peintre en vogue à New-York, où il travaille sous les regards toujours tendres de sa femme, en face du petit Murillo qui lui rappelle de si chers souvenirs, à côté de sa vieille mère, qui, grâce au cousin de Suzanne, a pu montrer à lire à toute une maisonnée de petits-enfants, aussi robustes qu'intelligents.

LOUIS FRÉCHETTE.



Plus fait douceur que violence.

Il y avait une fois un habitant qui s'appelait Pierriche. Ce Pierriche était un frère cadet de ce fameux José le brocanteur, l'homme aux cinquante écus, dont j'ai déjà eu l'honneur de raconter les mémorables aventures.

Comme son aîné, le héros de cette véridique histoire avait bon cœur, bon pied, bon œil; mais comme lui aussi il se trouvait

Court d'esprit, par malheur, car d'aucune façon
Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre.
Bien plus, ce n'eût été très facile à résoudre,
Quand Pierriche, en son champ, menait paître les bœufs,
Quel était le plus bœuf d'entre eux.

Grâce à ses malencontreuses spéculations, José le brocanteur avait été contraint de demeurer éternellement célibataire; Pierriche, au contraire, qui n'avait aucunement le génie du commerce, avait rencontré de bonne heure un cœur qui répondit au sien, et après une cour assidue de cinq ans, neuf mois et vingt-huit jours, il avait juré au pied des autels, une inviolable fidélité à Marie Madelon, Madeleine ou Madelinette, car c'est ainsi qu'il appelait tout à tour sa chère femme, suivant que le baromètre de son humeur était au beau fixe, au variable ou à l'orage.

Ces époux champêtres avaient choisi pour résidence une chaumière perchée sur une butte, espèce de nid rustique presque enfoui sous le feuillage épais d'arbres de toute venue qui se miraient dans l'onde transparente d'une petite rivière bien capricieuse, coulant tout exprès au pied de la butte pour désaltérer Pierriche et Madelon et leur enfants, car j'ai oublié de dire que Pierriche était père de famille.

A l'époque où commence cette histoire, il avait quatre enfants—dont un au berceau,—ce cher Pierriche; —plus une vache qui lui donnait du lait, du beurre et un veau chaque printemps, plus une paire de bœufs

pour labourer son champ, un goret en bas âge, et enfin, —puisqu'un historien fidèle ne doit omettre aucun détail,—deux oies et un jars, et quelques volailles.

C'était une singulière pâte d'homme que Pierriche. Quelqu'un qui ne l'aurait pas vu à son foyer domestique, aurait juré qu'il était la crême des maris présents, passés et futurs. Sous sa rude et grossière enveloppe il avait, en effet, tant de tendresse pour ses enfants; il disait si souvent, à qui voulait l'entendre, que sa Madelinette était la perle des femmes; tous les dimanches et jours de fête il faisait si allègrement, par n'importe quel temps, deux grandes lieues pour se rendre à l'église la plus voisine, n'oubliant pas de se confesser au moins quatre fois l'an, de donner à son tour, sans se faire tirer l'oreille, le pain bénit et de payer scrupuleusement et exactement sa dîme; en un mot, il paraissait si bien s'acquitter de tous ses devoirs, que Pierriche, tout pauvre qu'il fût, était réputé le plus heureux mortel du canton et de bien loin.

Mais hélas! trois fois hélas! toute cette félicité n'était qu'extérieure, et le proverbe qui dit: "Il ne faut pas trop juger sur les apparences", a mille fois raison. Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, avait un défaut, un gros défaut, un des plus affreux défauts qui puissent obscurcir le ciel conjugal: Pierriche était grognon, et son humeur grognonne le rendait naturellement querelleur et tracassier.

Dans les mauvais jours d'automne,—alors que les chemins sont boueux, défoncés, pleins d'ornières et de cahots,—Pierriche avait-il le malheur de rentrer chez

lui, mouillé jusqu'aux os et éreinté, car dans les endroits les plus mauvais ça ne coûtait pas le moins du monde à ce brave Pierriche de s'atteler à sa lourde charrette et de donner un aussi vigoureux coup de collier qu'aucun de ses bœufs;—eh bien! notre héros avait à peine mené ses animaux à l'étable et débarrassé ses épaules humides de son lourd capot d'étoffe du pays, qu'il répondait en grognant, en grommelant à Madelon qui lui faisait d'affectueux reproches sur le peu de soin qu'il prenait de sa santé:

"Oui !oui! tu l'as dit; j'aurais dû laisser ma charge et mes bœufs dans les cahots, hein! Madelon?... Apparemment tu aurais été les en retirer, toi?... Tiens, tiens, ne dis plus rien, ça te va mieux, bien mieux!... Ouaiche! les femmes!... Si c'est bon à quelque chose, ça n'est pas bon à grand'chose! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée."

L'hiver, quand les jours sont si courts et les tempêtes de neige parfois si redoutables au loin, Pierriche venait-il à s'attarder à bûcher dans le bois, Madelon comptait les minutes avec inquiétude; à chaque instant elle allait interroger le chemin, prêtant l'oreille au moindre bruit qui annonçât l'arrivée du retardataire, et si l'époux la surprenait ainsi, au lieu de lui savoir gré de ce témoignage de tendresse, il reprenait de sa voix la plus grognonne:

"Tiens! Madelon, je gage bien que tu me croyais perdu?...... Bientôt, pour te faire plaisir, il faudra sans doute que je laisse les arbres se bûcher et les souches s'arracher tout seuls: à moins que tu n'aies l'en-

vie d'y aller toi-même. Ma bonne vérité, je crois que tu en ferais du propre...... Ah! les femmes! les femmes! ne m'en parlez pas, un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée."

Bref, hiver comme été, printemps comme automne, Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, chantait toujours la même gamme, rien que la même gamme, à propos de tout et à propos de rien.

Que voulez-vous, c'était passé chez lui à l'état de maladie chronique, de tic douloureux; il ne pouvait plus vivre sans grogner, et il grognait d'autant plus que Madelon, cette pauvre chère Madelon, ne répondait à ses rebuffades que par des larmes dévorées en silence et une patience angélique.

* * *

Il y avait déjà environ huit ans que Pierriche, devenu son propre bourreau, tirait continuellement à boulets rouges sur son bonheur conjugal, lorsqu'un beau soir, ou plutôt un vilain soir qu'il était revenu plus maussade et plus bourru que de coutume, il se mit à dire et à redire, répéter et répéteras-tu son éternelle complainte:

"Si les femmes sont bonnes à quelque chose, assurément elles ne sont pas bonnes à grand'chose... Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée."

Cette fois Madelon n'y tint plus; on se serait lassée à moins. S'il est vrai que les airs les plus beaux finis-

sent par fatiguer à force d'être joués, à plus forte raison une complainte aussi insipide, aussi fatigante et d'une telle ténacité, devait-elle aboutir à une révolte.

Toutefois Madelon ne mit aucun emportement dans ses reproches:

"Pierriche, dit-elle d'une voix émue, mon bon Pierriche, il y aura demain huit ans que nous sommes mariés, et ce serait mal commencer la neuvième année que de continuer de la sorte. Est-ce cela que tu m'avais promis quand tu as juré devant le bon Dieu et devant M. le curé, d'être toujours bon pour moi? Est-ce cela que tu me promettais quand j'étais fille et que tu venais me voir, tous les soirs, sur la brune? Me disais-tu, dans ce temps-là, que les femmes ne sont pas bonnes à grand'chose? Pourquoi donc m'as-tu prise alors, mon pauvre cher Pierriche? Te rappelles-tu cette fois que tu m'avais apporté ces beaux souliers français que j'ai encore aujourd'hui? Alors tu n'étais pas un gros méchant bourru comme maintenant, et tu me disais de ta voix la plus douce: "Ma chère petite Madelinette, tes pieds sont trop jolis, trop délicats pour être renfermés le dimanche dans des souliers de bœufs; mets ceux-ci pour l'amour de ton Pierriche; ce seront tes souliers de noces; et nous ne nous sommes mariés que trois ans et demi après! Tu le sais bien...

"Oh! dans ce temps-là tu m'aimais bien plus qu'aujourd'hui. Et cependant ai-je gaspillé ton butin? N'est-ce pas moi qui ai filé, taillé et cousu ton capot et tes culottes des dimanches? As-tu jamais acheté dans le fort une verge d'indienne pour les enfants? N'est-ce pas moi qui ai habillé Pierrot et notre petit Baptiste?

N'est-ce pas moi qui ai fait tous les habillements de notre pauvre chère petite Josette? Oh! Pierriche! Pierriche! j'avais bien raison de dire tout à l'heure que tu n'aimes plus Madelon?



Le lendemain... Madelon partit pour le champ...

Et Madelon essuya ses larmes avec le coin de son tablier.

"Ouaiche! fit Pierriche qui commençait à s'émouvoir, car en définitive il se sentait coupable; tout cela ne veut rien dire; un homme est un homme et une

femme n'est qu'une femme...... et un homme fait dix fois plus de besogne dans sa journée qu'aucune créature dans tout le pays.

—Oui-dà! reprit Madelon; eh bien! s'il est vrai qu'un homme fait dix fois plus de besogne qu'une créature, veux-tu faire mon ouvrage demain, Pierriche, et moi je ferai le tien?

—Oh! ah! ah! en voilà une bonne, exclama Pierriche, en souriant de son plus gros rire; mais deviens-tu folle, Madelon?

—Point du tout...... veux-tu, Pierriche, mon bon Pierriche?

—Comme tu voudras, Madelon.

—Eh bien! c'est fait...... à demain.

—Oui, oui, à demain, Madelon, et tu verras si une créature peut faire dix fois plus de besogne qu'un homme.

* * *

Le lendemain qui était le neuvième anniversaire de son mariage, Madelon prit le petit Baptiste d'une main, la faux de son mari de l'autre, et partit pour le champ, précédée de Pierrot et de Josette.

Pierriche la regarda partir d'un air narquois, et tout en l'accompagnant jusqu'au perron, il ne put s'empêcher de lui dire sous forme d'adieu,—tant il est vrai qu'on a beau vouloir chasser le naturel, il revient toujours au galop:—

"Oui, tu vas en faire de l'ouvrage! Ah! les femmes! les femmes! un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée."

Sitôt qu'au détour du chemin Pierriche eut vu disparaître sa petite famille,—car si bourru, si grognon qu'il fût, Pierriche, ce bon Pierriche se serait fait couper en quatre pour sa femme et ses enfants,—il rentra dans sa chaumière et demeura quelques moments indécis, en peine de ses bras vigoureux, ne sachant pas comment commencer cette besogne toute nouvelle pour son tempérament et ses habitudes.

Enfin, comme il faillait commencer par quelque chose, le bon Pierriche retroussa bravement ses manches de chemise, et se mit à ranger, le mieux qu'il put, c'est-à-dire le plus gauchement possible, tout ce qu'il y avait à ranger ou à déranger dans son intérieur. Puis vint le tour du balai qu'il réussit à casser, car il le manœuvrait à tour de bras comme un fléau.

Sur ces entrefaites, l'enfant, le Benjamin de la famille, qui sommeillait dans le berceau, fit mine de se réveiller, et Pierriche—dans sa précipitation—jeta par la fenêtre, d'une manière si raide, le tronçon du balai qui lui était resté dans les mains, qu'il cassa la patte de son jars, ce qui ne l'empêcha pas de bercer le petit.

Tout en berçant, il lui vint à l'idée de faire du pain.

Pierriche monta dans son grenier, en descendit une poche de farine qu'il vida dans la huche, et se mit à pétrir la pâte avec fureur.

On était alors dans la canicule, et le soleil,—un beau soleil du mois de juillet,—jeta par la porte ouverte des torrents de chaleur sur la huche et Pierriche qui tournait et retournait sa pâte en geignant et suant à grosses gouttes.

Pierriche avait, dans sa cave, un petit tonneau de bière d'épinette. Pierriche avait chaud, Pierriche avait soif; Pierriche pensa donc qu'il ne ferait pas mal d'aller se rafraîchir, et comme il mettait vite à exécution ses idées quand il lui en passait par la tête, Pierriche souleva la trappe de son plancher et se dirigea à tâtons vers le fameux tonneau.



Pierriche pensa qu'il ne ferait pas mal d'aller se rafraîchir.

Comme il se désaltérait largement avec cette légitime satisfaction d'un propriétaire qui boit de son propre crû, il entendit tout à coup, au-dessus de sa tête, un bruit formidable. Pierriche se précipita vers la trappe et d'un bond fut hors de la cave.

Horreur! ô spectacle trois et quatre fois déchirant pour un père nourricier!...... Le goret en bas âge avait renversé la huche et dévorait la pâte à pleines gueulées.



Le goret s'abattit comme frappé par la foudre.

Ivre... de fureur, et ne sachant trop ce qu'il faisait, Pierriche, le bon Pierriche détacha au malheureux animal un coup de pied si vigoureusement appliqué, que le goret en bas âge, pirouettant sur lui-même,

s'abattit comme frappé de la foudre, ouvrit un œil mourant qu'il referma soudain, et ne bougea plus.

Adieu les deux réveillons de Noël! adieu les fêtes du nouvel an et des Rois! avec son dernier soupir, le goret emportait la douce perspective du boudin et des jambons.

Pierriche entrevit tout cela dans un éclair; et pour comble d'infortune, il s'aperçut alors qu'il tenait à la main la cheville de bois qui bouchait son tonneau.

Adieu l'ambroisie champêtre! adieu ce doux et agréable breuvage d'épinette que ses enfants aimaient tant!

Il était donc vrai que pendant qu'il assassinait traîtreusement son goret, l'épinette coulait à grands flots dans sa cave!......

A cette effroyable pensée, le malheureux, l'infortuné Pierriche, poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, s'arracha une poignée de cheveux de désespoir.

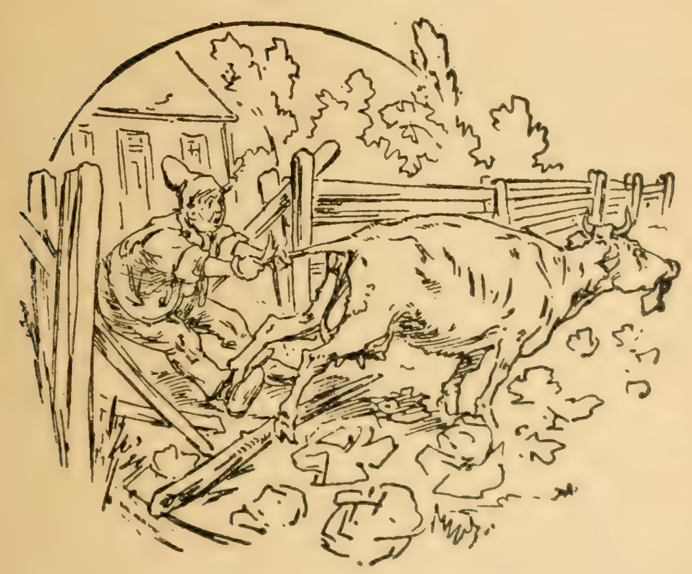
Il se disposait à en arracher une autre, quand l'enfant, réveillé par ses cris, se mit fort à propos à pleurer de toutes ses forces.

A ces pleurs qui remuaient ses entrailles de père, Pierriche courut au berceau, enleva son enfant comme une plume et se mit à l'embrasser et à le faire sautiller sur ses genoux.

Puis, comme le petit Benjamin continuait à pleurer de plus belle, Pierriche, qui d'alleurs avait besoin de s'étourdir,—tourna le dos à sa malheureuse victime étendue sur le plancher à côté de la pâte qui commen-

çait à lever, et entonna d'une voix à ébranler une cathédrale :

C'est la cocotte grise
Qui a pondu dans l'église;
Elle a pond un petit coco
Pour le petit Pierriche qui va faire dodo,
Dodiche, dodo!...



Hue! dia!... Ourche, la gourmande!

Pierriche allait aborder d'une voix encore plus formidable le second couplet de cette chanson harmonieuse et essentiellement soporifique, lorsqu'en jetant un coup d'œil par la fenêtre de derrière qui donnait

sur le potager, il aperçut sa vache dévorant à belles dents ses plus beaux choux.

"Ah! la gueuse! ah! l'écœurante! s'écria Pierriche en déposant à la hâte et bien doucement le petit dans



Pierriche chasse brutalement les volailles.

son berceau, je crois bien, Dieu me pardonne! que le diable s'en mêle!...... et Pierriche se précipita hors de sa maison, la bouche pleine d'interjections et d'imprécations à l'adresse de sa vache:

"Ohé! hue! dia! la vilaine!... Ourche, la gourmande!"...

Mais la vache se souciait bien davatage de tondre les choux que d'écouter les invectives de son maître.

Le pauvre Pierriche n'osant plus donner de coup de pied, fit comme le brigand Cacus, de mythologique



La vache enlève Pierriche à six pieds du sol.

mémoire : il s'enroula autour des poignets l'extrémité de la queue de l'animal, et comme il avait une force herculéenne, bon gré mal gré, il traîna la vache hors de son potager et replaça tant bien que mal la clôture qui en gardait l'entrée.

Tout cela avait pris du temps; quand Pierriche, essoufflé, à moitié rendu, rentra chez lui, les volailles, les deux oies et le jars boiteux se disputaient les restes de la pâte.

Evidemment tout conspirait contre ce pauvre Pierriche, et le malheureux ne savait plus à quel saint du paradis se vouer, ni que faire pour réparer autant que possible cette déplorable avalanche de désastres successifs.

Toujours est-il que Pierriche ne fit aucune cérémonie pour chasser, même brutalement, de son logis, les volailles, les deux oies et le jars boiteux; et afin de prévenir leur retour, il ferma la porte avec rage.

Mais ici se présentait une autre difficulté: la porte demeurant fermée, Pierriche perdait de vue sa vache qui paissait dans le sentier menant au bas de la butte, et rien ne lui prouvait suffisamment qu'elle ne retournerait pas rendre visite à ses choux.

Alors une idée lumineuse traversa l'esprit de Pierriche. Il prit la corde à linge, longue de plusieurs brasses, adapta un nœud coulant à chaque extrémité et courut en placer un autour du cou de la vache. Puis, comme il ne pouvait tenir la porte ouverte, il fit passer la corde par une petite lucarne qui se trouvait au-dessus, la coula sur une des poutres qui soutenaient le plancher de haut et se plaça autour du corps l'autre nœud coulant.

De cette manière Pierriche devait se trouver averti des moindres changements de direction de sa bête.

Ces dispositions terminées, comme il s'en allait midi, Pierriche songea sérieusement aux préparatifs du dîner.

Mais hélas! il était écrit sans doute que Pierriche ne pourrait pas même faire bouillir la marmite; car à peine l'avait-il mise au feu que la vache, dégringolant dans la rivière, enleva Pierriche à six pieds du sol.



Elle avançait à grands pas.

Le malheureux, se sentant ainsi monter tout d'un coup avec la rapidité d'un décor de théâtre, n'eut que le temps de s'arc-bouter avec force à la poutre et demeura suspendu dans le vide, gigotant conmme un possédé et criant avec désespoir:

"A moi, Madelon! à moi, Madelinette!" tandis que

la vache, étranglée par le nœud coulant qui lui serrait l'encolure, se débattait dans l'eau heureusement peu profonde, et menaçait de se noyer.

Ma foi, lecteurs, je ne sais trop ce qui serait advenu de Pierriche et de sa vache, si, par bonheur, au moment même de cette effroyable catastrophe, Madelon et ses enfants ne se fussent plus trouvés qu'à quelques arpents de la maison.

Elle avançait à grand pas, cette chère Madelon ; elle avait le pressentiment d'un désastre quelconque, et ses pressentiments furent confirmés quand elle aperçut son jars qui boîtait et sa vache à l'eau.

"Ho! Pierrot! vite, mon vieux! Jette-toi à l'eau et cours haler la vache, cria Madelon en coupont la corde d'un coup de faux, ce qui permit à Pierriche de retomber d'aplomb sur ses pieds, et Madelon frémissante, inquiète, ouvrant au large la porte de sa demeure, tomba face à face de Pierriche encore étourdi de sa chute et de sa suspension forcée, et restant immobile, hébété, la bouche béante devant sa femme qui le regardait avec étonnement, tandis que les enfants surpris regardaient tour à tour leurs parents et que le petit Benjamin,—comme s'il eût conscience de la scène solennelle qui allait se passer,—observait dans son berceau un silence profond digne des plus grands éloges.

Enfin Pierriche, revenu à lui et ne pouvant plus contenir les larmes qui l'étouffaient, se jeta en pleurant dans les bras de Madelon.

"Madelinette, ma chère Madelinette, lui cria-t-il à travers ses pleurs, je suis un brigand, un scélérat, un sans-cœur !

—Mais oui!... beuglait Pierriche, s'accusant de plus en plus à mesure que Madelon voulait le disculper; je te le répète, je suis un sans-cœur; je t'ai ruinée, ma pauvre Madelon... J'ai tué le goret d'un coup de pied; nous n'avons plus de bière d'épinette.



Ce jour—est le plus beau de ma vie.

—Tout cela n'est rien, mon cher Pierriche!

—Bien oui, tu le vois, je suis un bon à rien, j'ai gaspillé notre farine, et j'ai cassé la patte du jars...... Tu ne me pardonneras jamais tout cela.

—Eh! bon Dieu, oui, mon cher Pierriche, mon bon

Pierriche, je te pardonne tout cela et je t'aime toujours autant que le premier jour de nos noces. Je t'assure que ce jour est le plus beau jour de ma vie!...

—Ah! Madelinette! ma chère Madelinette, jamais je ne me pardonnerai de t'avoir fait souffrir comme je t'ai fait souffrir. J'avais bien raison de le dire, tu es la perle des femmes...... et maintenant je répéterai dans tout le canton, et partout ailleurs, que si les hommes sont bons à quelque chose, ils ne sont pas bons à grand'chose...... et qu'une femme,—une comme toi surtout, ma bonne Madelon,—fait dix fois plus de besogne qu'aucun homme dans tout le pays."

En disant ces derniers mots, Pierriche appliqua sur les joues de sa femme deux baisers retentissants, le petit Baptiste alla embrasser Benjamin, et Jacquot embrassa Josette.

Ai-je besoin de le dire, chers lecteurs, dès ce jour Pierriche fut radicalement guéri de son humeur grognonne qui le rendait naturellement tracassier et querelleur, et d'un gros bourru qu'il était auparavant, il devint, grâce à sa chère Madelon, aussi doux, aussi tranquille, aussi pacifique que le plus doux des agneaux.

Il ne reste plus qu'à tirer une conclusion morale de ce petit conte que vous avez eu la patience de lire. Cette conclusion morale, je l'emprunterai à la philosophie, en répétant avec La Fontaine, qui lui aussi était un profond philosophe, ce petit vers rempli de sagesse, que je recommanderai tout particulièrement aux dames, et qui pourra en même temps servir de titre à mon histoire:

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE.



Après la signature de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, les troupes françaises furent embarquées pour retourner dans leur patrie, mais les soldats qui optèrent en faveur de la colonie eurent la permission d'y demeurer. L'un de ces derniers, Joseph Montferrand, se fixa à Montréal et ouvrit une salle d'escrime qui fut bientôt très fréquentée. La taille imposante, la force herculéenne, l'adresse de ce maître d'armes le mirent en réputation.

Son fils se nommait aussi Joseph et paraît être né en 1754. En 1783, il s'engagea à la compagnie du Nord-Ouest pour ces rudes voyages dont les historiens ont si souvent parlé. Très fort et très brave, il se fit remarquer dans maints combats—et l'on sait si la lutte était chaude entre les compagnies qui se disputaient la traite des fourrures de l'Ouest! Conducteur des flottilles chargées de marchandises pour les

pays d'en haut; ensuite guide ou traiteur de pelleteries, il sut amasser une petite fortune qui lui permit de finir ses jours dans l'aisance. Il avait la renommée de ne reculer devant aucune provocation et de n'avoir jamais été vaincu. Les Français et les Cana-



diens de Montréal se montraient fiers de lui comme de son père. Dans ces temps agités, la valeur musculaire jointe à la bravoure étaient généralement prisées. Montferrand mourut à Montréal dans le premier quart de notre siècle.

Son fils, Joseph, naquit à Montréal le 26 octobre 1802, rue des Allemands, dans une maison qui a brûlé au grand feu de 1852.

* * *

Un jour qu'il transportait à lui seul une pièce de bois énorme, sa mère lui dit :

—Tu es fort, mais n'en sois point glorieux, ton père était plus fort que toi.

A seize ans, une circonstance fortuite le rendit tout à coup célèbre dans le quartier. Il travaillait à une excavation, devant la maison de son père. Un nommé Michel Duranleau, fameux *boulé* traversant la rue en compagnie de deux autres fiers-à-bras, très connus dans les élections, mit le pied sur la tête de l'enfant qui se trouvait au niveau du sol. Cette insolence ne plut pas à Montferrand qui, poussé comme par un ressort, sortit de terre et alla tomber au milieu des trois hommes. Duranleau, qui n'avait pas encore "rencontré son maître", fut rossé, avec ses compagnons. Tous trois étaient de la campagne. Les gens du quartier Saint-Laurent considérèrent cette victoire comme un item à leur crédit.

* * *

Ce qui étonnait le plus dans cet adolescent, c'était la vivacité et la souplesse de ses allures. Il ne portait

pas sur le sol. On l'a vu plus d'une fois s'enlever et marquer du talon de sa botte le plafond des salles "basses comme celles de toutes les demeures de cette époque" où il s'amusait avec ses camarades. Bondir à pieds joints par-dessus une table ou une barrière était pour lui un jeu quotidien.


Marquer du talon de sa botte le plafond.

Son caractère était très doux. Ayant conscience de sa force surhumaine et du milieu dans lequel il vivait, il était toujours en garde et réglait son humeur d'après la justice et le droit. Loyal et honnête, il s'était acquis la réputation d'un *gentleman*. La famille Montferrand, très rangée, économe et bien notée dans le faubourg Saint-Laurent, élevait ses fils avec tout le soin désirable. Notre héros se ressentit toujours de la sollicitude de ses parents envers lui.

* * *

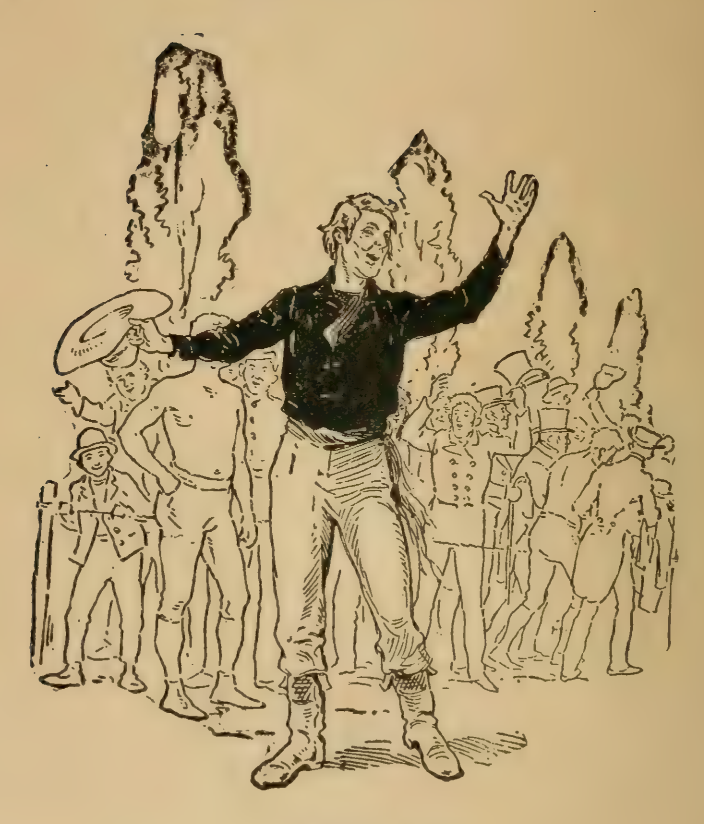
La rue des Allemands, lieu de naissance de Montferrand, est en plein milieu du quartier Saint-Laurent où se réunissaient avant 1840 tous les hommes forts de passage à Montréal. Les tavernes y abondaient. Le mélange des nationalités s'ajoutait à la physionomie déjà étrange de ce quartier. Tout *voyageur* un peu solide tenait à s'y faire connaître, mais on ne se battait bien que sur la grève, au pied de la place Jacques-Cartier. Etre connu au faubourg Saint-Laurent,

c'était avoir une réputation qui s'étendait par tout le Canada. Les habitués de ces tavernes passaient alternativement de la buvette à la salle de boxe, car l'établissement n'eût pas été complet en ce temps-là sans le noble exercice que les Anglais nomment *the manly art*. Plus d'une partie commencée avec les gants rembourrés se terminait, quelques jours après, en présence de la foule convoquée par la rumeur publique, et il y avait une rencontre sérieuse à coups de poing.

Les *sportmen* et les *gentlemen* les plus huppés de la ville ; les officiers des troupes ; les dames même, patronaient ces joutes, ces tournois, ces exhibitions de la force physique. Les rencontres se faisaient suivant les règles. On n'y voyait rien de répugnant. Plus d'une taloche savante a été, dans ce temps, l'objet de commentaires passionnés et l'auteur du coup s'est attiré les louanges et les félicitations de milliers de spectateurs enthousiastes.

* * *

La légende qui s'est formée sur notre athlète est fausse en plusieurs endroits. On dit qu'il ignorait l'art de la boxe. Il la connaissait aussi bien que les plus adroits jouteurs. Élevé dans le faubourg Saint-Laurent, à deux pas du *Fort Tuyau*, du *Coin Flambant* et de dix salles de gymnase, il les fréquentait habituellement, mais évitait les querelles si communes dans ces réunions. Son éloignement pour les boissons fortes le laissait maître de lui-même et lorsque les têtes s'é-



Il chanta le coq.

chauffaient il savait se retirer. Quand son adversaire le serrait de trop près, il levait la jambe et le couchait par terre sans lui faire de mal.

* * *

Deux boxeurs anglais renommés luttaient un jour, en 1818, sur le Champ de Mars de Montréal, en présence de la foule et d'une partie des troupes de la garnison. On rapporte que le vainqueur fut proclamé champion du Canada et que le meilleur homme du pays fut appelé séance tenante à lui disputer ce titre. Le sang de Montferrand ne fit qu'un tour: il ne voulait pas laisser la palme à un Anglais! Selon la coutume du temps, il s'élança dans le cercle et chanta le coq: cela signifiait qu'il relevait le défi. Les gens du quartier Saint-Laurent battirent des mains—ils connaissaient l'enfant qui allait se mesurer contre le boxeur anglais. Leur espoir ne fut point trompé. Montferrand ne porta qu'un seul coup de poing, mais si parfaitement appliqué que son adversaire se déclara incapable de tenir devant lui.

Ses bras, sur le vainqueur, dans sa gloire troublé,
Frappant comme un fléau sur la gerbe de blé.

Le lendemain toute la ville prononçait le nom de Jos. Montferrand. Il avait conquis la faveur populaire; les *sportsmen* lui pressaient la main et se le présentaient l'un à l'autre. La candeur avec laquelle il recevait les éloges le faisait encore plus remarquer. Sa bonne figure plaisait aux amateurs du grand jeu.

Mais lui, dans son humble condition, ne cherchait qu'à gagner sa vie et à aider sa famille. Ses instincts étaient du côté du travail. Il exerça pour commencer,

l'état de charretier de grosses voitures; on l'employait surtout à la manœuvre des articles lourds et difficiles à remuer. Il expédiait avec prestesse la besogne d'un déménagement, on peut le croire!

Son père et sa mère décédèrent de 1820 à 1822. L'année suivante, il entra au service de la compagnie du Nord-Ouest devenue compagnie de la Baie d'Hudson sous les ordres de M. Fisher. Dès les premiers jours, un métis du nom d'Armstrong le provoqua en duel au pistolet, à vingt pas. Montferrand voulut abréger la distance, mais son adversaire s'y refusa.

—Eh bien! puisque tu ne veux pas te battre, tu n'en sentiras pas moins la poudre!

Ce disant, il lui mit le pistolet sous le nez et tira en l'air. Puis appliquant sa large main sur l'épaule du pauvre diable, il ajouta:



A présent, tu vas la danser!

—A présent, tu vas la danser!

Armstrong s'excusa, à genoux, dit-on. Ce métis était contremaître d'un chantier, ou servait dans l'ancienne compagnie de la baie d'Hudson. Son amusement consistait à aller d'un campement à un autre, insulter les hommes et les appeler en combat singulier. A cause de sa force et de sa méchanceté on le craignait beaucoup. Montferrand le guérit de ses habitudes.

A l'âge de vingt-cinq ans, il laissa la compagnie pour entrer au service de Joseph Moore qui exploitait des coupes de bois sur la rivière du Nord où il fut conducteur en chef pendant deux ans ; alors, il passa chez Bowman et McGill, marchands de bois. Ce fut son premier voyage en haut de l'Ottawa.

Le commerce de bois prenait des proportions énormes à cette époque. On tirait de l'Ottawa des "cages" qui descendaient le fleuve et faisaient la fortune des entrepreneurs. Les "voyageurs" touchaient de gros gages. Les bons hommes étaient recherchés. Leur rendez-vous à Montréal, se continuait durant tout l'été. Ceux qui avaient fait plusieurs campagnes et qui s'étaient distingués par des actions d'éclat jouissaient d'une notoriété que la jeunesse enviait. L'adresse, le courage et les muscles étaient en grand honneur. Nombre de Canadiens se trouvaient riches sous ce rapport —et ils exploitaient leurs fonds avec tout l'entrain que notre race met dans les choses qui lui plaisent.

Un jour qu'il était porteur de plusieurs milliers de piastres destinées à la paie de ses gens, il fut attaqué, au lac des Sables, par cinq hommes qui voulaient le dévaliser. Malgré leurs bâtons, il assomma trois d'entre eux et s'empara des deux autres pour les livrer à la justice.

Il mettait l'ordre partout : dans la bande, souvent indisciplinée, qu'il commandait ; dans les affaires de ses patrons et jusque dans les écritures des commis, tant sa mémoire était fidèle.

Le lac des Sables est en haut de la rivière du Lièvre, à trente lieues de Buckingham. Ces terrains avaient

été concédés à Philémon Wright vers 1799. En 1818, M. Fisher en acheta une partie pour établir une ferme, qui devint bientôt prospère sous sa direction. En



Malgré leurs bâtons, il assomma trois d'entre eux.

1830, l'arpenteur Bouchette constate que M. Bowman y possédait des cultures en bon état, ainsi que des moulins. La compagnie de la Baie d'Hudson y avait dès lors un poste de traite.

Trois qualités physiques faisaient de Montferrand un homme redoutable: les bras longs et forts, la jam-

be qu'il maniait comme un fouet, et la souplesse incroyable de tout son corps. Ajoutons à cela un sang-froid qui rendait son courage effrayant.

Le plus souvent, il se battait à la négligence, mais dans les surprises, il déployait tous ses moyens. C'était alors un lutteur homérique. Rien ne l'arrêtait et tout pliait devant son audace. Il semblait avoir un souverain mépris du nombre de ses adversaires, peut-être d'après ce calcul qui consiste à frapper un grand coup sur deux ou trois hommes et à terrifier ainsi toute la bande.

De père en fils, les Montferrand sont charitables. Lorsqu'un pauvre charretier perdait son cheval, les deux frères, Joseph et Louis, allaient par les maisons quêter l'argent nécessaire pour lui acheter une autre bête. Les veuves et les enfants tombés dans la misère trouvaient en eux des protecteurs d'autant plus écoutés qu'ils étaient du peuple, connaissaient toute la ville et étaient estimés dans tous les rangs de la société.

Louis est mort du choléra, à Montréal, en 1832, âgé de vingt-cinq ans. Il n'était pas marié.

* * *

Vers 1828, à Montréal, un major du nom de Jones, appartenant à l'armée anglaise, passait pour un pugiliste invincible. Il affectait un profond mépris des Canadiens. Un jour, dans une buvette de la Place d'Armes, il vit entrer Montferrand et se moqua de lui. Dix minutes après les deux hommes se mesuraient dans la cour de l'établissement. A chaque coup, appliqué d'une main sûre, Montferrand lui disait :

—Insulterez-vous encore les Canadiens?

Le major capitula, tout grand boxeur qu'il était.

* * *

En 1828, à Québec, Montferrand pensionnait à l'*Hôtel de Québec,* tenu par un nommé Beaulieu. Les frères McDonnell, commis de Bowman et McGill, donnaient un bal aux *voyageurs.* Les officiers d'un navire anglais s'avisèrent de troubler la fête. Ils cherchaient à se mesurer contre les plus vaillants et menaçaient de tout briser dans l'hôtel. C'était la mode du temps. Les McDonell appelèrent au secours: Montferrand descendit de sa chambre. Il tenta d'abord de faire sentir sa force aux intrus, mais ceux-ci s'armèrent de garcettes—alors le véritable bal commença! Montferrand ne manqua pas un seul officier; il les laissa tous aux mains des médecins. La chose fit grand bruit par la ville. Les *sportmen* accoururent le lendemain; ils venaient des navires en rades et principalement de la garnison. Montferrand ne pouvait suffire à répondre aux éloges dont on l'accablait et aux attentions que lui témoignaient ces visiteurs enthousiasmés.

—Nous avons parmi nous, dit un capitaine, le champion de la marine anglaise; il est de votre force et serait heureux de voir ce que peut faire contre lui un Canadien.

Le mot n'était pas lâché que Montferrand avait dit: "j'accepte!" Son patriotisme n'hésitait jamais quoiqu'il aimât médiocrement la bataille par elle-même.

Le rendez-vous était sur le quai de la Reine. Un trait qui peint bien les mœurs du temps, c'est que, outre



Insulterez-vous encore les Canadiens?

la population accourue en foule, il y avait beaucoup de dames—et les soldats de la garnison formaient la chaîne pour contenir les deux mille spectateurs de cette scène. De nombreux paris étaient engagés. Montferrand ignorait cette circonstance. Le champion anglais était un colosse de six pieds quatre pouces de haut. Son torse et ses bras nus étaient couverts de poils. Son apparence en imposait aux plus braves—si bien que Montferrand se crut perdu. Une faiblesse générale s'empara de ses membres. Il ne savait comment se tourner. Tout à coup, la musique du régiment se fit entendre. Elle eut un effet magique sur notre héros. Il entra dans le cercle et se mit en garde. L'Anglais porta un coup habile, qu'il croyait irrésistible, mais qui fut paré. On applaudit. Aussitôt la confiance des parieurs se tourna du côté de Montferrand. Celui-ci redoutait maintenant plus la science que la vigueur de son adversaire, et comptait le fatiguer, grâce à l'inépuisable force dont il se sentait lui-même possesseur. A la douzième reprise, l'étranger donna des signes de faiblesse, et à partir de ce mo-



Son torse et ses bras nus étaient couverts de poils.

ment les chances parurent en faveur du Canadien. A la seizième reprise, une feinte habile permit au marin anglais de frapper à la tête, près de l'oreille, endroit sensible à l'excès, mais au début de la dix-septième reprise Montferrand para des deux bras à la fois et détacha deux coups de poing qui atteignirent son adversaire en pleines côtes le mettant hors de combat.

Le capitaine, suivi de nombre de personnages amateurs de ces jeux barbares, donna force poignées de main à Montferrand et déposa devant lui deux mille piastres, formant la part de bénéfice du vainqueur.

—Je veux bien, dit Montferrand, garder le titre de champion des cinq parties du monde que vous me décernez ; quant à l'argent, donnez-le au pauvre diable que j'ai brossé, il en aura plus besoin que moi pour se faire racommoder la carcasse. Je ne me bats ni pour or ni pour argent.

—Alors, venez avec moi, je vous ferai voyager autour du monde et vous traiterai en bon ami. Pour commencer, allons dîner.

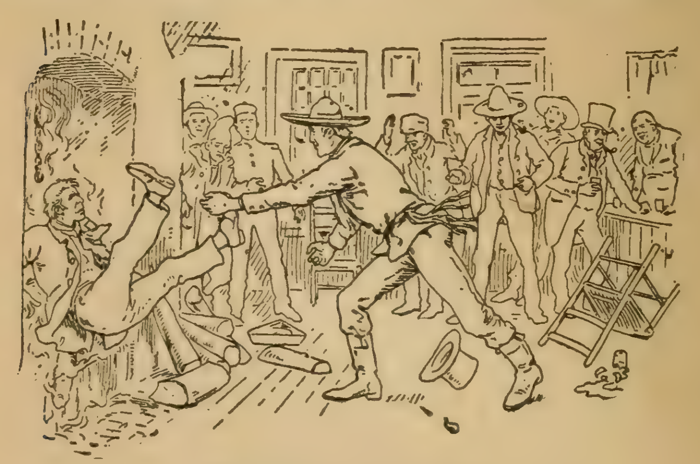
—J'irai dîner avec vous à bord, mais nous n'irons pas plus loin ensemble. Si vous saviez comme je ne suis pas attaché à l'argent, et combien il m'en coûterait de partir de mon pays !

A ceux qui lui offraient un jour mille piastres, la veille d'une élection, il fit cette réponse :

—Si c'est pour mon parti, pas d'argent. Si c'est contre mon parti, tout l'or de la terre ne m'achèterait pas.

* * *

Bill Collins avait la réputation d'être l'un des plus adroits boxeurs de Montréal et le plus souple de tous ceux qui se servaient du pied et du poing. Sa coutume était de parcourir le faubourg Saint-Laurent, la menace à la bouche, désignant d'avance ses victimes. Il chantait le coq à tout propos. Un ami de Montfer-



Il le lança dans la cheminée.

rand, appelé Etienne Lavictoire, tenait une auberge; il se concerta avec Edouard Perreault et Louis Picard, deux autres familiers de Montferrand et ils invitèrent celui-ci à rencontrer Collins chez eux pour une lutte courtoise. Montferrand vit, en entrant, un grand feu qui flambait dans la cheminée, et à l'autre extrémité de la pièce, une buvette. On servit une ronde. Col-

lins, caché sous le comptoir, se montra soudain et brisa le verre dans lequel Montferrand buvait. Ce fut un éclair. Montferrand se pencha par-dessus le comptoir, saisit Collins aux deux flancs et le lança dans la cheminée, où il eût grillé jusqu'aux os sans l'aide que lui portèrent les assistants. Il ne demanda pas son reste. Cela mit fin aux fanfaronnades de plusieurs fiers-à-bras qui imitaient Collins.

Pourtant, les amis de Collins intervinrent et une rencontre sur la grève fut décidée. C'était en 1830. A la première passe, Montferrand appliqua un vigoureux coup de poing sur l'oreille de Collins—et on crut le malheureux assommé pour jamais. Il se rétablit cependant. En 1832, le choléra lui valut la chance d'être compté un instant pour mort. Avant que de parvenir à la Pointe à Callières, (aujourd'hui place de la Douane) où l'on jetait, dans une fosse commune creusée à cet effet, les cholériques que l'on ramassait sur la route, ce grand tapageur sauta à bas de la voiture et fit un pied-de-nez au charretier, qui resta tout stupéfait de voir Bill se sauver sans même lui payer sa promenade. Le cahotage du véhicule avait dégrisé mon homme. On le vit encore faire les cent coups durant quelques années.

* * *

Parvenu au plein développement de sa croissance, Montferrand était très bien proportionné et d'un port imposant. Ses bras, longs et nerveux, descendaient jusqu'aux genoux les doigts étendus, avantage précieux qui lui permettait de tenir un antagoniste à dis-

tance. D'ailleurs, ses bras étaient pour la force et la vigueur, hors de comparaison avec ceux d'aucun homme.

Un jour il hâla par la chaîne une chaloupe qui flottait derrière un bâtiment et l'embarqua. Il fallut cinq hommes pour la remettre à l'eau.

Martin Hennessay, contremaître d'une compagnie de marchands de bois, rivale de Bowman que Montferrand représentait dans le haut de l'Ottawa, avait composé un chanson pour célébrer ses exploits. Chaque fort-à-bras qu'il démolissait ajoutait un couplet à cette kyrielle déjà longue. N'ayant jamais vu Montferrand, il lui prit fantaisie de rimer à son sujet une strophe finale, à peu près dans ces termes:

> Et Montferrand, au pied léger,
> Aura de mes nouvelles.
> Il ne pourra pas s'en sauver:
> Je le cherche et l'appelle!

A quelque temps de là, Montferrand eut occasion d'entrer dans une cambuse ou chantier tenu par un Irlandais, près du village de Buckingham, et se trouva en présence d'une vingtaine de *shiners,* parmi lesquels Hennessay, qui se fit connaître.

Une autre version rapporte que M. Bowman avait fait cadeau à Montferrand d'un chapeau de castor et que en le voyant passer avec cette coiffure, on l'interpella amicalement sous prétexte de "mouiller" l'article. Ces hommes avaient déjà bu passablement. Après quelques nouvelles rondes, la plupart se trouvaient gris. Hennessay avait l'ivresse désagréable. Se levant tout

à coup il enfonça le chapeau de Montferrand sur les yeux de celui-ci, en disant quelques mots de provocation. Montferrand, toujours sur la réserve, ne s'était pas laissé griser; d'ailleurs, buvant à de rares intervalles, une fois par mois à peine, et avec mesure, il résistait admirablement à l'effet de la boisson.

—Pourquoi donc te présentes-tu aujourd'hui que je suis seul? dit Montferrand. Quand mes hommes sont avec moi, on te voit passer au large.

—Je ne me sens pas en sûreté parmi les tiens.

—Moi, c'est différent, j'accepte ton défi au milieu de tes gens. Tu veux m'intimider! Ta chanson insulte les Canadiens: c'est à la canadienne que je vais t'étriller. En garde!



Il enfonça le chapeau de Montferrand sur les yeux de celui-ci.

Sur ces paroles, quelques hommes fermèrent la porte et se tinrent tout auprès pour empêcher les combattants de sortir.

—Tu veux donc mourir ici, maître fourbe, demanda Montferrand. C'est un piège que tu m'as tendu!

Mais Hennessay frappait déjà. Dans cette chambre remplie de monde et toute basse, il fallait mesurer ses mouvements. Lorsque Montferrand inclinait à gauche ou à droite ou rompait, les hommes de Hennessay le repoussait à coups de pied, avec tant de vigueur qu'il en a gardé les traces douloureuses le reste de sa vie. C'est alors que, voyant la situation se compliquer, il déclara qu'il allait se servir de ses pieds et mettre à mort toute la bande. La porte s'ouvrit. On était à la dixième reprise. Hennessay désirait reprendre haleine. Montferrand se plaça dans une espace libre et chanta le couplet le plus agressif de la chanson de son adversaire. Ceci ranima Hennessay, mais à la quinzième reprise il faiblissait visiblement. Montferrand chanta alors:

Un Canadien n'est pas léger
Sachez-en la nouvelle.
Tu ne pourrais pas t'en sauver:
Je viens quand on m'appelle!

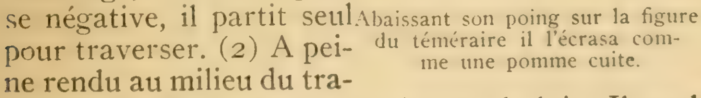
Et s'adressant à toute la bande:

—Le meilleur d'entre vous, à présent!

Hennessay réclama le droit de répondre encore une fois. Montferrand para deux ou trois attaques puis tout à coup abaissant son poing sur la figure du téméraire il l'écrasa comme une pomme cuite. Hennessay ne provoqua plus les Canadiens après cela. Il fut tué d'un coup de pistolet dans une bagarre, plusieurs années ensuite.

* * *





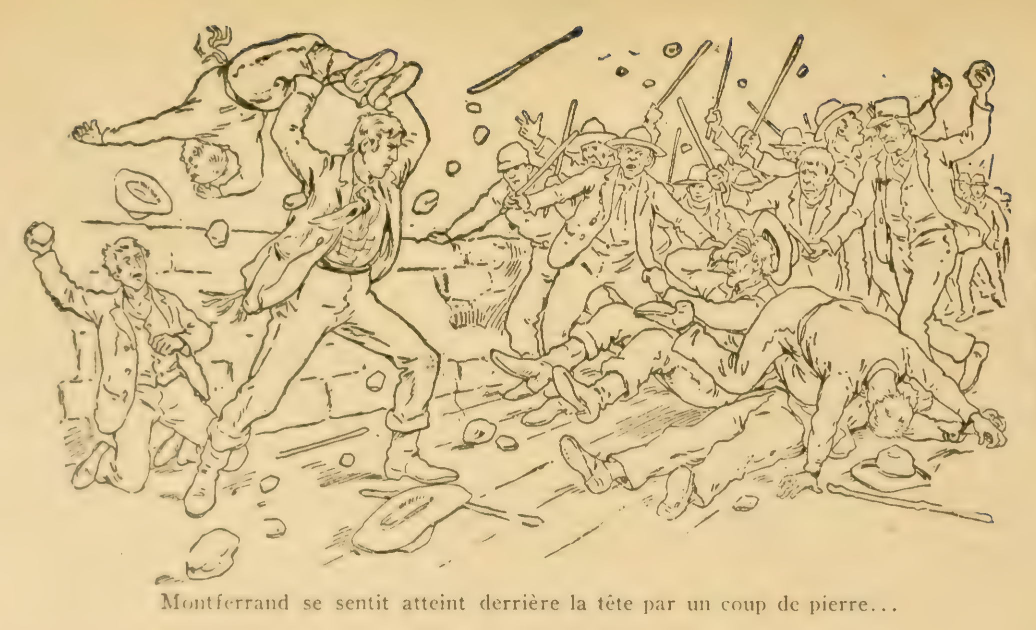
Abaissant son poing sur la figure du téméraire il l'écrasa comme une pomme cuite.

On raconte qu'un jour, en 1829, plus de cent cinquante *shiners* s'étaient mis en embuscade, du côté de Hull, (1) à l'extrémité du pont, qui est suspendu sur la décharge de la cataracte. Montferrand, qui avait conçu des soupçons, demanda à une femme dont l'échoppe se trouvait, comme à présent à la tête du pont, côté de Bytown, s'il y avait du monde dans le voisinage, et sur sa réponse négative, il partit seul pour traverser. (2) A peine rendu au milieu du trajet, l'ennemi se précipita au devant de lui. Il voulut fuir, mais la femme avait refermé la porte du pont. Les *shiners* brandissaient des gourdins et proféraient des menaces en s'excitant les uns les autres, Montferrand fit quelques enjambées rapides por se rapprocher des agresseurs; ceux-ci s'arrêtèrent un instant, mais l'un d'eux plus exposé, tomba aux mains du Canadien, qui le saisit par les pieds et s'en fit une massue avec laquelle il coucha par terre le premier rang; puis ramassant ces malheureux comme des poupées, il les

(1) Hull, établi en 1800, était un fort village.
(2) Je dois presque tout ce récit à M. Bastien, sergent de ville à Montréal, l'un des témoins de la scène.

lança à droite et à gauche, dans les bouillons blancs de la rivière. Au moment de l'attaque, Montferrand avait invoqué la Sainte-Vierge et fait le signe de la croix. L'un des *shiners* culbutés se releva sur un genou et au moment où la formidable poignée du géant allait lui faire subir le sort des autres, il décrivit sur sa personne avec un air suppliant, le signe de la croix. "Passe derrière, lui dit Montferrand, qui, sans tarder, bondit de nouveau en avant et recommença à abattre des hommes. La bande plia et se mit à courir, mais en même temps, Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre ou de bâton. Il se retourna et rabattant son poing sur la poitrine du traître (l'homme au signe de croix) il l'étendit raide à ses pieds, puis, le saisissant par le milieu du corps, le lança dans le gouffre. La scène était horrible. Le sang coulait du parapet dans la rivière. Une foule de gens, rassemblés sur le rivage de Hull, regardaient détaler les *shiners* qui s'enfuyaient par la route d'Aylmer. Montferrand venait de passer le pont comme il passait partout: en vainqueur.

J'ai été plus embarrassé dans ce travail par l'incertitude des dates et l'abondance des faits que par l'esprit du doute. Montferrand est entré dans l'imagination populaire. Ses exploits ne souffrent point contradiction. Reste à savoir où, quand et de quelle façon telle ou telle chose qui le concerne a eu lieu. Et puis, comme le dit un proverbe: on ne prête qu'aux riches —et que ne lui a-t-on pas prêté! Son père et son grand-père, personnages célèbres en leur temps se sont en quelque sorte fondus dans sa légende—si bien



Montferrand se sentit atteint derrière la tête par un coup de pierre...

que jamais à présent on ne parle de ces deux athlètes —tout est mis au compte du Montferrand que nous avons connu.

La beauté de sa figure, l'aimable expression de ses traits, la grâce de toute sa personne, la jovialité de sa conversation en faisaient l'un des hommes les plus captivants et les plus polis de l'époque, mais il parlait toujours avec hauteur et mépris de ceux qui tentaient de se faire une renommée par des bravades. "Bon à rien", "cabochon", "morveux", "serre-le-grain", "punaise de bois", "enfant de quatre sous"—telles étaient les expressions qu'il employait pour les désigner. J'en passe, et des plus énergiques!

Avec ses grands yeux bleus, ses cheveux blond foncé, son teint clair, ses joues rosées, quand il entrait dans un bal, on ne voyait plus que lui. Danseur incomparable, un peu poseur comme tous les beaux garçons, il enlevait les suffrages. A table, gaîté et politesse, à la mode des anciens seigneurs. Il n'y a qu'une voix parmi ses contemporains pour chanter ses louanges et exprimer leur admiration à son égard.

Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé,

le voilà bien fidèlement décrit par le chansonnier.

Amour! tu perdis Troie. Amour! tu fis le malheur de Samson. Amour! si l'on instruisait ton procès, tu serais... plus chéri que jamais! Je te consacre trois exclamations.

Montferrand ne stationnait nulle part sans faire acte de galanterie. A la ville comme au village, ses soirées appartenaient aux dames. Avec sa jovialité, l'entrain de ses manières, la politesse qui était innée en lui—et sa réputation d'homme invincible... et irrésistible, disons le mot, il attirait tous les regards, captivait les cœurs et régnait par droit de conquête dans les cercles qu'il fréquentait. Mille jalousies étaient le résultat de cette conduite, mais l'Adonis, à la fois hercule et bon vivant, n'en tenait pas compte. De tous temps, la beauté s'est plu à soumettre les hommes forts. Il s'en suivait que les rivaux de Montferrand étaient souvent des types peu ordinaires—et s'il a soutenu des combats contre quelques-uns de ses propres amis ou compatriotes, c'est dans cette situation qu'il faut en rechercher la cause. De là aussi ces attaques nocturnes, ces surprises qui tiennent du roman et dont sa carrière fut remplie. De là également le prestige de sa renommée, car notre peuple fait toujours la mesure très large à celui qui fascine le beau sexe et qui s'expose au danger en son honneur.

* * *

J'emprunte à M. Montpetit la substance de l'anecdote suivante: Un jour que Montferrand avait invité plusieurs de ses hommes à se désaltérer dans un petit hôtel bien tenu, il fut étonné en entrant de voir que les figures de la maison n'étaient plus les mêmes. L'ancien propriétaire avait changé de résidence.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il à une jolie femme qui tenait le comptoir. Autrefois, on me connaissait ici. En ce moment, je n'ai pas de monnaie, et je me retire.



Il s'enleva d'un vigoureux coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur le plafond.

—Restez, monsieur, avec vos amis, sans savoir qui vous êtes je vous crois homme d'honneur. Faîtes-vous servir.

On profita de la permission. Montferrand entama une causette avec la nouvelle maîtresse du logis. Avant de partir, il la remercïa de son obligeance, puis se plaçant au milieu de la salle, il s'enleva d'un vigoureux

coup de jarret, marqua les clous de sa botte sur le plafond, et avec une grâce parfaite:

—Voici madame, une carte de visite; vous pourrez la montrer à vos clients: je me nomme Montferrand.

La "signature" du colosse a fait une partie de la fortune de la belle hôtelière. On venait la voir de dix lieues à la ronde.

Quand il signe,
Son talon
Egratigne
Le plafond.

* * *

Aux élections de 1832, à Montréal, les troupes firent parler la poudre. C'était du nouveau. Néanmoins il y eut plus d'un engagement au bout du bras. Le grand Voyer tua un tory d'un coup de poing, sur la place du marché au foin (carré Victoria à présent). Une poussée formidable s'organisa contre lui. Montferrand se tenait près de Voyer, qu'il appelait familièrement son papa. A l'approche de cette vague humaine, il lança un coup de poing qui renversa trois hommes. La bande, toute décontenancée recula. On la poursuivit et elle ne reparut plus de la journée.

L'adresse avec laquelle Montferrand choisissait, dans une foule, l'individu ou le groupe qu'il s'agissait de frapper pour jeter l'épouvante parmi le reste, a été observée dans tous ses grands combats. Jamais il ne perdait son temps. Pas un geste inutile. C'est de lui qu'on peut dire: "tous les coups portaient."

J'ai plus d'une fois entendu dire: "Un tel a battu Montferrand, mais en allant aux informations j'ai toujours appris autre chose. Par exemple M. Jeanvean, qui demeure encore à Montréal, vient de me faire savoir que ni son père, ni son frère, ni lui-même n'ont eu chicane avec Montferrand. Néanmoins, on dit partout qu'ils se sont battus. L'origine de ce conte fut une contestation au sujet d'une paire de rames, que Montferrand préféra payer à Jeanveau, afin de satisfaire les parties intéressées.

* * *

Un maître de boxe nommé O'Rourke tenait un hôtel, rue Saint-Pierre, à Montréal. On le disait de première force dans son art. Il avait battu Reed, fameux pugiliste américain, et depuis lors il portait le titre de champion. Reed amena Montferrand chez O'Rourke et les pria de prendre les gants en sa présence. La table du dîner était dressée pour une cinquantaine de convives. Les combattants se placèrent dans un espace libre et le jeu commença. O'Rourke vit de suite que la tâche dépassait ses moyens; il s'emporta, jeta les gants et frappa à poings nus. Montferrand méprisait les batailles sans motifs; il enleva son adversaire à bras tendus et le lança sur la table avec une telle puissance que tout le service fut balayé. O'Rourke se ramassa péniblement de dessous un monceau de faïences brisées et vint, clopin-clopant, faire des excuses à celui qui l'avait si bien roulé. De plus, il paya une ronde aux personnes attirées par le bruit de la lutte.

Ces exploits volaient de bouche en bouche, et, comme s'exprime une vieille chronique, la réputation de Montferrand était insurpassable.

* * *

En 1838-39, la prison de Montréal regorgeait de détenus politiques qui se plaignaient, non sans motif, d'être mal nourris. Deux fois par semaine, Jos. Montferrand et son bon ami François Laviolette, boucher, allaient de porte en porte, même chez les Anglais réputés ardents bureaucrates, et demandaient la charité pour les prisonniers. Il va de soi que pas un Canadien ne les renvoyait les mains vides. La plupart des Anglais donnaient par admiration pour l'excellent caractère et les prouesses de Montferrand.



Il enleva son adversaire à bras tendus et le lança sur la table.

Car il eut ce beau privilège d'être aimé de tous ceux qui le connurent. Ses anciens compagnons; ceux pour qui il travailla; les hôteliers qui l'hébergèrent : tous m'ont parlé de lui avec respect et affection. La postérité se tromperait grandement si elle faisait de lui un hercule mal

dégrossi, avide de luttes et rude envers les autres comme il l'était parfois pour lui-même. Je tiens à faire ressortir son mérite, maintenant qu'il n'est plus et que son nom semble destiné à prendre place dans nos annales historiques.

* * *

Montferrand religieux fervent — cela étonne tout d'abord. On se figure ce redoutable athlète ne craignant ni Dieu ni diable, selon l'expression populaire. Cependant tel n'était point le cas. Chaque fois qu'il s'est trouvé dans quelque péril, il a invoqué la Sainte-Vierge pour qu'elle lui donnât du courage et ce qui est plus remarquable, il avouait cela à ses camarades, très peu enclins à la dévotion, la plupart même libres penseurs.

M. Bastien, son compagnon de voyage, dit que jamais Montferrand n'a laissé coucher ses hommes pendant le mois de mai, sans leur faire dire en commun le chapelet, et que toujours, quand sa cage était ancrée à proximité d'une église, il emmenait ses hommes à la messe le dimanche, ne laissant sur la cage que le cuisinier.

Ses camarades, qui étaient fiers de lui, le réprimandaient quelquefois d'avoir refusé la bataille. A cela il répondait:

—J'ai promis à ma mère et à la Sainte-Vierge de n'agir que si je voyais une chose mauvaise, un tort, une insulte imméritée ou le fort opprimant le faible.

En effet, on ne peut lui reprocher de s'être engagé dans des luttes pour le plaisir de manifester sa force ou sa vaillance. Il y avait un fond de chevalerie dans son cœur et dans son imagination. Au moyen-âge il eût porté la lance et la hache d'arme avec éclat, pour Dieu, sa dame et son roi.

* * *

A partir de 1840, il n'alla plus dans les forêts au-dessus de Bytown. Il guidait les radeaux de bois flotté, depuis cette ville jusqu'à Québec. Un jour, près de la rivière du Nord, il laissa échapper quelques paroles assez vives contre l'un de ses hommes appelé ordinairement le grand Baptiste Dubois. Rendu à l'Abord-à-Plouffe, Dubois songea à se venger.

—Monsieur Joe, dit-il, j'aimerais à prendre une leçon de boxe selon les principes.

—C'est bon, mais il ne faudra pas te fâcher.

—Soyez certain que je ferai attention.

Dubois était par la taille et la force l'égal de Montferrand; il a raconté à M. J.-B. Lamontagne que son intention était de frapper un bon coup afin de donner à réfléchir à Montferrand. Le coup fut tel (en pleine poitrine) que Montferrand culbuta et faillit perdre connaissance. Il se remit et marcha sur son adversaire. Dubois, étonné de cette prompte résurrection, n'eut que le temps de lui dire:

—Pas avec les pieds!

—Tiens-toi bien, grand Baptiste!

Et dépliant son bras droit, il attira l'attention de Dubois sur la garde de gauche, mais aussitôt le poing gauche de Montferrand s'abîma sur l'oreille droite du grand Baptiste, qui n'entendit plus jamais rien de ce côté de la tête. Quand on le releva, il balbutiait:

—Ça vaut un coup de pied de cheval!

Lorsque Dubois eut amassé cinq cents piastres, il alla finir ses jours chez les Sœurs de la Longue-Pointe, disant toujours aux gens qui lui parlaient de sa surdité:

—Mon oreille droite est sourde. C'est une claque de Montferrand. Il ne fendait pas la peau, mais il assommait. Il frappait comme un coup de pied de cheval.

* * *

Gilmore, établi à Montréal en 1847, avait conquis la palme de champion de la boxe dans toute l'Amérique. Il était d'une taille colossale. Ses leçons étaient très recherchées. Il attendait son maître, disait-il souvent. Ce maître ne venait pas, et Gilmore grandissait aux yeux de ses admirateurs. Un jour qu'il jouait aux quilles, on lui annonça que Montferrand se tenait près de lui. De suite, et fort poliment, il offrit les gants à l'athlète. Son déplaisir fut immense lorsqu'il eut tâté l'adversaire qu'il croyait pouvoir vaincre avec facilité. A l'instar de O'Rourke, il commit la faute de se monter la tête. Dès lors, arrachant ses gants, il transforma le combat. Montferrand répugnait à ce genre de querelle et se contenta de parer quelques

coups, mais enfin impatienté il empoigna Gilmore et lui faisant traverser la chambre, il l'envoya par-dessus les deux allées du jeu de quilles. Puis, vif comme un écureuil, il franchit l'obstacle à son tour et releva son adversaire qui lui tendit la main et se reconnut dompté.

* * *

Au grand feu de 1852, les quatre coins des rues Mignonne et Sanguinet, étaient en flammes; la rue Sanguinet, vis-à-vis chez Montferrand, se trouvait tellement encombrée de peuple occupé au sauvetage qu'il n'y avait pas moyen de sortir d'un côté ou de l'autre. Les personnes étaient menacées de périr avec les meubles accumulés dans cet espace étroit. Pour ouvrir un passage sur la rue Saint-Denis, M. David Meunier, aujourd'hui hôtelier, de la rue Saint-Dominique ordonna à son fils Pierre d'abattre la clôture du jardin de Cooper mais les gens de Cooper tirèrent sur le jeune homme un coup de fusil. Montferrand intervint. Comme on le menaçait. il lança ses deux pieds dans la clôture et pratiqua une brèche qui fut bientôt



Tiens-toi bien grand Baptiste!

agrandie. Les témoins de ce tour de force disent que la clôture avait dix pieds de haut et était appuyée de poteaux de cinq pouces carrés. Cooper n'eut pas le temps de se reconnaître, car en faisant sa trouée Montferrand avait mis la main au collet de ce propriétaire exigeant et l'avait contraint à demander pardon.

* * *

Montferrand ne croyait pas subir si tôt le poids de l'âge. A cinquante-quatre ans, date toujours critique pour les hommes fortement constitués, il s'aperçut que la nature reprenait sur lui son empire. Néanmoins, seul il le comprenait et son extérieur ne dénonçait aucunement ce qui se passait dans son être. Il agit en conséquence et se prépara à couler une belle vieillesse, qui fut moins longue qu'il ne le croyait.

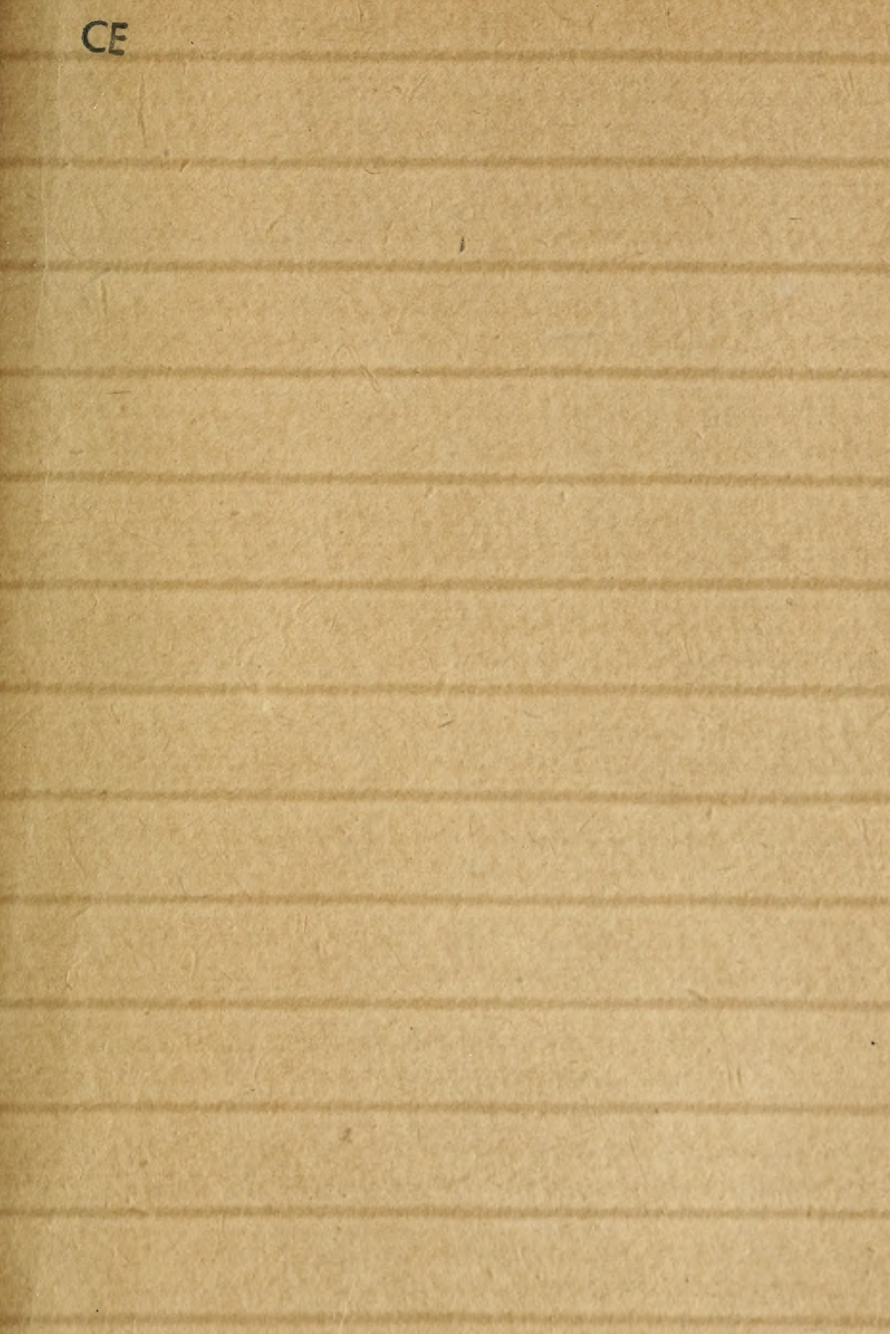
Homme d'ordre, même au milieu de ses extravagances de *voyageur,* il avait su amasser une jolie fortune pour ses vieux jours. Son fils la possède aujourd'hui et s'en montre digne.

Son portrait, toujours mal gravé, l'a enlaidi sottement. On dirait une espèce de monstre. Les hommes de la génération actuelle n'ont vu que sa décadence, son air bonhomme, parfois un peu renfrogné sous l'influence des rhumatismes—et c'est ainsi qu'on le conçoit maintenant. Je me rappelle l'avoir rencontré par les rues, vers 1860, lorsqu'il demeurait dans sa propriété, coin des rues Sanguinet et Mignonne, faisant sa promenade quotidienne au marché Bonsecours, mis

avec soin, la tête haute, la figure riante, droit, imposant comme le juge Monk, ayant un mot pour tout le monde—enfin jouissant de la vie. A pied, il dépassait la foule et sa belle figure rayonnait sous les regards qui le suivaient. Sa première visite était pour les bouchers qui l'acclamaient et badinaient avec lui. Ensuite il parcourait les rangs des voitures des cultivateurs, agaçant les femmes, goguenardant les hommes, et salué sur toute la ligne par de joyeux bonjours. Il allait souvent en voiture. Ses chevaux étaient superbes.

Quand il redressait sa taille et qu'il s'animait en parlant, c'était encore le beau garçon de 1830, sans forfanterie, sans ostentation, tout de cœur et de généreux mouvements. Oh, disait-il parfois, plus je réfléchis plus je m'aperçois que j'ai été un grand misérable ; je m'en repens ; puisse Dieu me pardonner les misères d'une vie que j'ai trouvée si longtemps inutile et souvent nuisible !" Il semble qu'il regrettait d'être né à une époque de trouble et qu'il la comparaît avec notre temps où les lois sont obéies et respectées. Son humilité le faisait s'accuser de fautes que l'histoire ne lui reprochera pas assurément. Il déplorait en quelque sorte d'avoir acquis une renommée issue de la violence et de la force brutale.

BENJAMIN SULTE.


CE

